SKYFALL
OLA RAPACE
INTERVIEW EXCLUSIVE

FÉLIX LEITER
BACK AGAIN

LE BOND

LE MAGAZINE DU CLUB JAMES BOND FRANCE

DANS LES COULISSES DE
MOURIR PEUT ATTENDRE 007

N°57 / AVRIL 2020

CLUB JAMES BOND 007 FRANCE

PLONGEZ DANS LES ARCHIVES DE GUY HAMILTON ET DÉCOUVREZ 40 PHOTOS EXCLUSIVES !

RÉALISATEUR DE VIVRE ET LAISSER MOURIR ET L'HOMME AU PISTOLET D'OR

DES TOURNAGES DE 007

LE LOT DE 2 PORTFOLIOS GUY HAMILTON
contenant chacun 20 photos

FRANCE	UE/TOM & ÉTRANGER
50 €	55 €

Réglement par chèque
à l'ordre de Club James Bond France
7 rue Chico Mendes
77420 CHAMPS-SUR-MARNE
ou
paypal007@jamesbond007.fr

Lithographies de couvertures signées Jeff Marshall.

ÉDITION LIMITÉE ET NUMÉROTÉE.

CLUB JAMES BOND 007 FRANCE

YouTube

LE BOND

LE MAGAZINE DU CLUB JAMES BOND FRANCE

SOMMAIRE

NUMÉRO 57 / AVRIL 2020

LE MAGAZINE DU CLUB JAMES BOND FRANCE

4 **FOR YOUR EYES ONLY**

4 BOND'S WORLD
Bond Symphonique, concert & coulisses.
007 : Opération Marseille.
De 007 à 1919, Mendes après Bond.

12 LIRE & LAISSER MOURIR
BD : James Bond 007.
Les sorties livres & magazines.

16 **FILMING BOND**

16 À PROPOS...
Flagrant délai.
Mourir peut attendre... une autre date de sortie !

18 BEHIND THE SCENE
Le doublage du nouveau Bond.

22 PERMIS D'ÉCOUTER
Hans Zimmer à la rescousse.
Pour ou contre Bilie Eilish ?

24 FOCUS
Interview exclusive Ola Rapace.

28 **BONS BAISERS DU CLUB**

28 PAROLE DE FAN
La valse des Leiter.
Assemblée générale 2019.

34 LE MOT DE M

CLUB JAMES BOND 007 FRANCE

YouTube

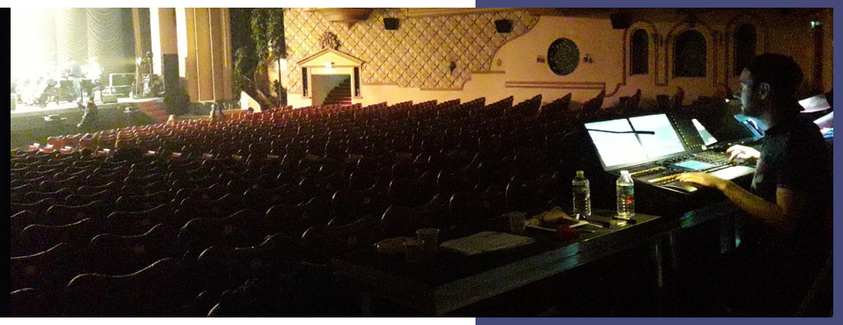
jamesbond007.net

BOND SYMPHONIQUE

Samedi 15 février, les fans de James Bond se sont donnés rendez-vous au Grand Rex à Paris pour la deuxième soirée d'un concert dédié aux musiques des films de l'agent 007. Pour cela, deux orchestres se sont réunis (Colonne et Musidrama) pour n'en faire qu'un avec une cinquante de musiciens, sous la baguette du surdoué Samuel Sené. Au programme, une vingtaine de morceaux et onze chansons, le tout entrecoupé d'anecdotes contées par Samuel Sené et soufflées par l'expert Laurent Perriot.

Par François Justamand

Le concert débute avec l'excellent 007 Theme que John Barry a créé pour *Bons baisers de Russie*. Quel bonheur de l'entendre fidèlement joué par ce grand orchestre ! Première chanson de la soirée, *Diamonds Are Forever* superbement interprétée par Prisca Demarez. Cette artiste a participé aux comédies musicales *Cats* et *Oliver Twist*. Elle a également prêté sa voix aux doublages Disney du *Retour de Mary Poppins* et de *La Reine des Neiges 2*. Damien Sargue, connu depuis la comédie musicale *Roméo et Juliette*, fait son entrée sous les acclamations de ses fans et interprète le thème *From Russia With Love*. Belle voix mais un bémol concernant son accent anglais, contrairement à celui de Prisca. L'orchestre a ensuite joué la *Thunderball Suite* (*Mr Kiss Kiss Bang Bang…*) créée par Nic Raine, orchestrateur et arrangeur de John Barry. Chronologie oblige, 1967 et *You Only Live Twice*, avec le superbe *Capsule in Space* suivi de la chanson de Nancy Sinatra. Hommage aussi à l'un des films les préférés des fans, *Au service secret de Sa Majesté*, avec une suite comprenant le dynamique *Ski Chase* et l'émouvant *We Have All The Time In The World*. Au passage, Samuel Sené nous dit que la chanson de Louis Armstrong est la seule qui figure dans un film, hors générique. Il a sans doute oublié (ou ces notes étaient incorrectes) celle de Nina (ou d'Isabelle Aubret en VF) tirée du même film ou encore *Where Has Everybody Gone* des Pretenders dans *Tuer n'est pas jouer*. Un saut dans le temps avec *The Living Daylights* par Damien Sargue (et non, Damien, ce n'est pas *Livings Daylight*, le « s » est mal placé…) puis *GoldenEye*, la chanson préférée de Prisca Demarez. Enfin, le mythique *James Bond Theme* que le public attend dès le début et qui est un running gag du chef d'orchestre.



Après l'entracte, retour à l'une des meilleures partitions du Maestro Barry avec la *Moonraker Suite*, arrangée par Nic Raine. Les parties comprenant *Bond Lured To Pyramids* et la *Space March* sont grandioses à écouter ! Autre titre emblématique, *Nobody Does It Better* formidablement interprété par Prisca (à titre personnel, ma chanson préférée de la soirée). Toujours pour *L'espion qui m'aimait*, la suite comprenant *Ride To Atlantis* et *The Tanker* de Marvin Hamlish (clin d'œil à Laurent P.). Dernier film des années Moore, *A View To A Kill* de Duran Duran par Damien Sargue. L'orchestre joue également *Licence to Kill Suite* et *Ice Bandits* du *Monde ne suffit pas* morceaux entrecoupés du génial *Skyfall* d'Adèle sur lequel on ne peut qu'admirer la puissance vocale de Prisca Desmarez. Autre excellente interprétation, celle de Damien Sargue pour *You Know My Name* de *Casino Royale*. Damien est visiblement plus à l'aise sur les chansons de style Rock que les ballades. Hélas, le concert tire à sa fin avec la mythique chanson de Shirley Bassey *Goldfinger*, impeccablement interprétée par Prisca.

Après presque deux heures de concert, le public du Rex a droit à quelques bonus. Samuel Sené joue au piano, accompagné d'un saxo, le thème de *No Time To Die* de Billie Eilish. Ensuite, le duo Prisca & Damien redonne vie au groupe des Wings (Paul & Linda McCartney) pour *Live And Let Die*. Cette belle soirée se termine, évidemment, par la cerise sur le gâteau : le légendaire *James Bond Theme* composé par Monty Norman puis talentueusement arrangé et orchestré par le regretté John Barry. Après Paris, le concert *Bond Symphonique* fera une tournée dans quelques villes de province et on nous promet un retour dans la capitale. Espérons que ce soit dans un autre endroit que le Rex, belle salle mais où l'acoustique n'est pas considérée comme optimale, et à des prix plus modiques (la catégorie 1 est à 110 €). Mais force est de reconnaître que le coût de cette belle entreprise est conséquent (licence, musiciens, chanteurs…). ●

DANS LES COULISSES DE BOND SYMPHONIQUE

Texte & photos de Éric Saussine

Etrange atmosphère que celle de cet immense Grand Rex, cinéma de légende, véritable labyrinthe de couloirs, de tuyauteries, de recoins secrets, de faux décors cachant de discrètes enclaves, de matériel perdu dans la poussière où résonne, ici de prêt, là de loin, les partitions tonitruantes de John Barry et David Arnold et les fameuses chansons du générique interprétées de manière tout aussi tonitruante par Prisca Demarez et Damien Sargue. Le Club a eu accès à la répétition générale du grand concert **Bond Symphonique** du 14 février dernier grâce au contact entre Stéphane Letellier-Rampon et Luc Le Clech. Notre ami Laurent Perriot, qui en est le conseiller musical, m'y accompagne.

Singulier, en effet, de pénétrer dans ce grand temple du spectacle par la toute petite entrée technique coincée entre une crêperie et un bar. Une fois le badge invité autour du cou, nous plongeons, après quelques marches, dans un entrelacs de corridors, croisement entre le labyrinthe de *Shining* et les coursives d'un sous-marin. Mais à la grande différence de ces deux milieux, nous croisons les sourires amicaux des musiciens, ou parfois les énormes étuis de leurs instruments qui nous obligent à nous plaquer contre le mur. Il y a bien de la part de votre serviteur une tentative de garder en tête la géographie des lieux et les points cardinaux par rapport à notre entrée, mais rien n'y fait : impossible de savoir où l'on se trouve dans ce dédale. Nous remontons quelques marches d'escalier et l'on débouche sur l'immense scène cerclée de la fameuse arche rouge de la grande salle du Rex.

À 14 heures, encore peu de musiciens… Certains sont en train d'accorder leurs instruments, les autres sont encore en train de se préparer dans les loges situées dans les entrailles de la terre dont nous venions d'émerger. Quand tout ce beau monde est enfin en place sur la scène, voilà un orchestre de 50 musiciens pour 10 spectateurs dans une salle de 2700 places. Comme le disait Elliott Carver, le magnat des médias mégalo de *Demain ne meurt jamais* : délectable. Le chef d'orchestre, le talentueux Samuel Sené, décide que la répétition se fera dans l'ordre du programme, question de laisser aux dix lascars présents dans l'immense salle la pression qu'ils verront deux fois le concert.

Prisca Demarez et Damien Sargue sont déjà dans les coulisses, en costume de scène afin d'avoir toutes les sensations du concert le soir, prêts à forcer sur leurs cordes vocales. Prisca, dans sa robe étincelante, redoute particulièrement *GoldenEye*, authentique défi à interpréter dans ses notes finales alors que, par ailleurs, *Goldfinger* ne semble guère l'effrayer. Damien

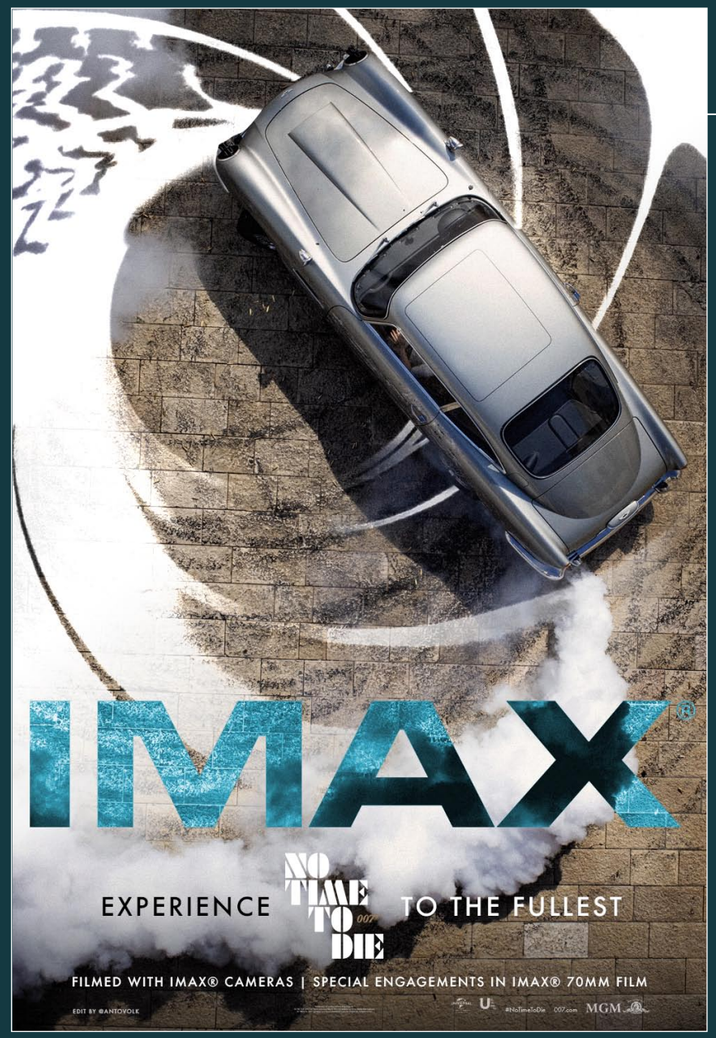
Sargue n'aura pas à craindre de s'évanouir pour imiter Tom Jones qui s'était évanoui lors de l'enregistrement de *Thunderball*, car le film sera présent lors du concert sous forme d'une suite orchestrale. En revanche, son interprétation tout en rigueur de *Bons baisers de Russie* restera un des temps forts du projet *Bond symphonique*. Quand vient le tour de Prisca d'interpréter *GoldenEye*, elle réitère sa crainte de planter la fin de la chanson, une note craque bien à la répétition, mais l'interprétation explose de toute sa puissance : Tina Turner aurait sûrement apprécié !

Au fond, sous la mezzanine et entre les deux entrées principales, les 3 techniciens sonorisateurs s'affairent à équilibrer les nombreux micros qui parsèment le plateau. Comme souvent, lors d'un spectacle en salle, il est difficile de régler les haut-parleurs de retour permettant aux chanteurs d'entendre l'ensemble de l'orchestre. Après un bon quart d'heure d'aller-retour entre les chanteurs et la technique, la tâche est accomplie. Pour les dix privilégiés, le son est idoine. Les sonorisateurs auront des ajustements à faire le soir car le son est étouffé par le corps des centaines de spectateurs présents. Mais déjà les lumières sont prêtes et les fumigènes

fonctionnels. Seuls véritables éléments de décor, d'étranges diamants géants brillent, tels des boules disco, au-dessus de la tête des musiciens. Outre les exploits vocaux de Damien et Prisca, magnifiés par le lieu, le direct permet d'apprécier, davantage que sur un enregistrement, les sonorités aquatiques d'*Opération Tonnerre* et le vide spatial d'*On ne vit que deux fois*. C'est une véritable téléportation pour l'auditeur : plongée dans les grandes immensités garantie.

Cette répétition, sous l'égide de l'organisateur Stéphane Letellier-Rampon se termine une heure avant le concert juste le temps pour les artistes de se rendre au buffet dans les loges et d'enfiler cette tenue pingouin que James Bond connait bien. *Bond Symphonique* est un grand succès musical, comme cela a pu se vérifier lors de cette représentation du vendredi 14 février, conclue par la *standing ovation* tant du public général que des amateurs de James Bond, dont bon nombre d'entre eux font partie du Club James Bond France, venu en force. Une bonne dose de classe, de grandeur et d'art qui donne envie de s'époumoner sur *Goldfinger* en sortant. Mais par respect pour Prisca, on s'abstient. ●

MERCI
à
Stéphane Letellier-Rampon



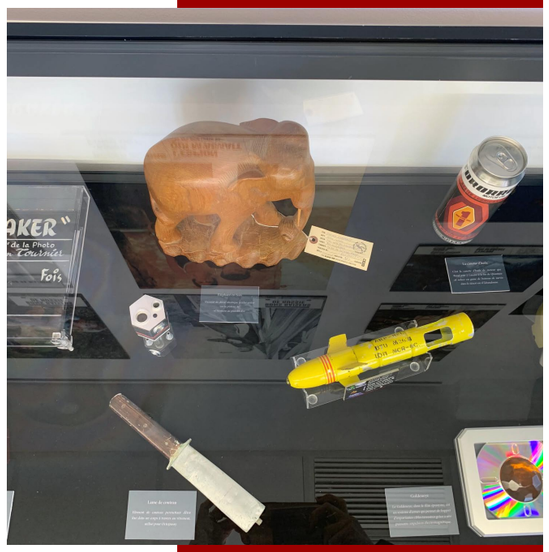
UN STAGE AVEC TOSHIRO SUGA

Comme promis, la membre du Club **Florence Barnes** a participé à un stage d'aïkido dispensé par **Toshiro Suga**. Florence avait gagné cette récompense originale lors de la tombola organisée au moment de la rencontre avec l'interprète de Chang dans *Moonraker*. L'histoire ne dit pas si Florence a pu venir à bout de Toshiro avec autant de facilité que Roger Moore…

COPIE NON CONFORME

L'animateur anglais **Simon Cowell** (*Britain's got talent*) s'est fait équiper, pour son usage strictement personnel, une ancienne Mini dont la décoration s'inspire de la **Lotus Esprit Turbo** de **James Bond** dans *Rien que pour vos yeux*. Le préparateur David Brown Automotive lui a même ajouté un moteur turbo, comme son illustre ainée, mais on suppose qu'il s'est abstenu de l'équiper du même système antivol que la Lotus de 007.

007 OPÉRATION MARSEILLE



L'année 2020 devait être une année bondienne. Si la pandémie vient bouleverser la sortie du film, les festivités cinématographiques et les divers hommages prévus, il est un rendez-vous annoncé qui se maintient et devrait rester dans les mémoires.

Cet été* et jusqu'au 22 novembre 2020, le Château de la Buzine, situé à Marseille**, qui est aussi la maison des cinématographies de la Méditerranée et la Cinémathèque de Marseille, propose une exposition *Mémoire d'un agent secret - Les collections James Bond*, organisée avec le concours de votre club favori.

Voilà un an, Luc Le Clech est approché par Valérie Fédèle, directrice générale et artistique du lieu (photo). Coutumière des expositions-hommages (dont Belmondo, Aznavour, Halliday, Bardot…), elle recherchait une équipe experte pour l'accompagner sur la mise en place d'une exposition James

Bond. Depuis de nombreuses années, l'équipe du Club rêve en effet d'une mise en scène des plus belles pièces de collections pouvant être réunies. Ni une, ni deux, une équipe est mobilisée pour monter en un temps records l'exposition et accompagner les organisateurs dans leurs tâches. Les talents sont mobilisés jusqu'aux États-Unis… Olivier Lebaz pour la logistique ; notre ami Jeff Marshall pour les illustrations visuelles ; Pierre Fabry avec le concours de Guillaume Evin pour les textes en qualité de conseillers artistiques.

Pour le prêt de matériel, P. Fabry (affiches originales) et surtout Alan Stephenson, qui nous avait déjà ravi par ses prêts à Vaux-le-Vicomte (*props* et costumes issus des tournages), a largement ouvert sa collection, et expédié depuis les États-Unis ses plus belles pièces. Une petite centaine de pièces rares jamais présentées au public, parmi lesquelles le golden gun de Scaramanga de *L'homme au pistolet d'or*, le mini-respirateur d'*Opération Tonnerre*, l'œuf de Fabergé d'*Octopussy*, le pommeau de canne à tête de mort utilisé dans la scène d'ouverture de *SPECTRE*, des costumes dont un uniforme des hommes de mains de Karl Stromberg (*L'espion qui m'aimait*). Ou bien encore, une série d'objets ou de tenues directement issue des tournages de *Moonraker*, *Rien que pour vos yeux*, *Tuer n'est pas jouer*, *Meurs un autre jour*, *Skyfall* et *SPECTRE*.

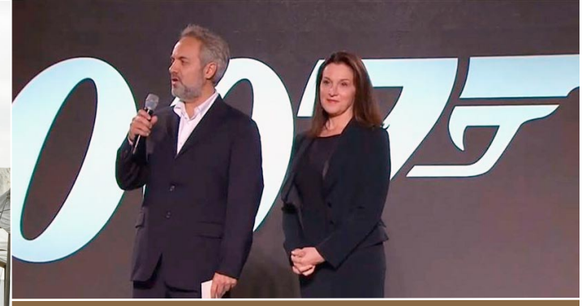
Par une muséographie sobre et classieuse (récréant même certains univers des films), grâce au talent des équipes artistique du Château, le visiteur est convié à un voyage unique et dense tout au long des soixante ans de la saga, présentée du point de vue culturel et sociétal. Du jamais vu dans l'Hexagone ! Le résultat est là : après le coup d'essai *Moonraker* en 2018, l'exposition de fans organisée par le Château de La Buzine, est l'une des toutes premières de cet acabit en France. À n'en pas douter, elle fera date pour les néophytes comme pour les amateurs. ●

« Mémoires d'un agent secret – Les collections James Bond »

Château de la Buzine à Marseille
www.labuzine.com
04 91 45 27 60

**L'ouverture de l'exposition, initialement prévue fin mars, est repoussée en raison des événements. Elle sera lancée après la fin de la période de confinement, la date d'inauguration n'étant pas fixée à ce jour.*

***Pour les cinéphiles et connaisseurs, rappelons que ce château fut acquis après-guerre par Marcel Pagnol pour y implanter ses studios de cinéma. Le hasard de la vie fit que lors de son acquisition il reconnut en la bâtisse le château qu'il traversait enfant avec ses parents, celui qui a nourri ses écrits autobiographiques dont le fameux « Château de ma mère ». Le Conseil d'administration est présidé par le petit-fils de l'illustre romancier académicien l'exposition a bénéficié du soutien du Conseil départemental des Bouches-du-Rhône et de la Ville de Marseille.*



DE 007 À 1917 MENDES APRÈS BOND

par Yvain Bon

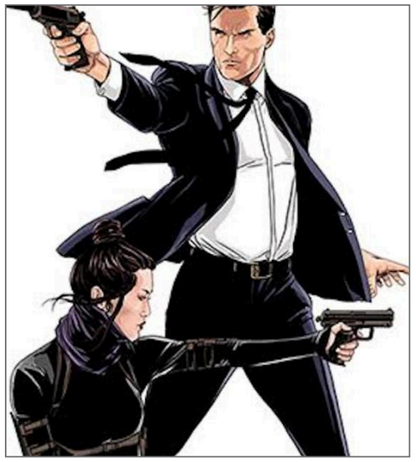
Sam Mendes avait déjà comme compagnon de route attitré le compositeur Thomas Newman, mais c'est avec la moitié de l'équipe technique de *Skyfall* qu'il s'est attaqué à la Première Guerre mondiale. Roger Deakins apporte à *1917* sa superbe photographie, Dennis Gassner est responsable des décors, tandis que Lee Smith s'attelle au montage. Côté casting, Andrew Scott quitte le SPECTRE (il interprétait Max Denbigh) pour se mettre au service de la couronne britannique.

Comment, en outre, ne pas voir dans le prégénérique de *SPECTRE* la répétition générale du (faux) plan-séquence qui embrasse toute la narration de *1917* ? Si Mendes n'a pas inventé cette technique, il n'en observe pas moins une grammaire très particulière : dans les deux films, il met l'accent sur la topographie, sur l'ampleur du décor où évoluent Bond et les caporaux de *1917* – petites figures se frayant un chemin dans une foule et un monde qui les dépassent.

Skyfall et *SPECTRE* avaient en commun un voyage de Bond dans des décors en ruine, dans le passé de 007, et à travers des univers étranges peuplés d'ennemis censés être morts et agissant dans l'ombre. *1917* peint également la guerre mondiale comme un purgatoire où les vivants doivent trouver leur chemin à travers les ombres et les morts. L'apothéose de *Skyfall* et de *1917* est une course effrénée du héros après un chemin difficile : sur une musique particulièrement épique, Bond et le Caporal Schofield doivent tous deux arriver à temps s'ils ne veulent pas voir leurs frères d'armes périr.

Enfin, la famille est toujours l'alpha et l'oméga des films de Sam Mendes. *Skyfall* met Bond face à la figure maternelle de M et *SPECTRE* fait de Blofeld un frère caché de 007. Dans *1917*, il faudra un périple dans les tranchées pour changer le regard du protagoniste sur la famille qu'il a abandonnée… ●

JAMES BOND 007



Responsable d'une centaine de morts lors d'un attentat commis à Barcelone, ORU, une nouvelle organisation terroriste, s'apprête de nouveau à semer le chaos. Le meilleur agent secret au monde est envoyé y mettre le holà. Son nom ? Lee. John Lee.

Par Valéry Der-Sarkissian

Il était une fois de braves gens qui venaient d'obtenir leur bac grâce aux points engrangés lors des épreuves de sport : football américain et pom-pom girl des deux sexes. Ils se réunirent pour fêter cela et l'un d'eux, plus lessivé que les autres par l'abus de soda, eut une idée de génie : puisqu'ils étaient désormais des intellectuels reconnus par leurs pairs, pourquoi ne pas fonder une maison d'éditions ? Les Occidentaux du XXIe siècle étant prêts à s'instruire à la lecture de livres à images, il fut décidé que la fine équipe publierait des fascicules de bandes dessinées. Une banque véreuse leur accorda un crédit et ils purent acquérir les droits de personnages célèbres. Ces êtres supérieurs amateurs de hamburgers et de beignets à trou étaient décidés à dynamiter les codes de la littérature graphique. Ils choisirent donc pour leur maison d'éditions le nom de Dynamite, car ils aimaient les choses simples. Un beau matin, vers 14 heures (heure de Paris), il y eut une réunion du comité éditorial. Celui qui avait la plus belle Rolex, étanche jusqu'à 400 mètres ce qui est bien pratique pour connaître l'heure au fond des abysses, prit la parole :

« Où en est-on pour les ventes de James Bond ?

– Ça marche du feu de Dieu, annonça un collaborateur en étudiant la petite phrase inscrite sur un billet d'un dollar.

– Amen. Faut dire qu'avec James Bond, on a harponné une fameuse bande de blaireaux. Le coup de la BD sans images qu'on leur a refourguée, c'était excellent ! »

L'éditeur faisait allusion à ce chef-d'œuvre de la bêtise titré *The Body*, sobrement commenté dans les pages du formidable magazine *Le Bond* numéro 54.

« Des blaireaux pareils, ça ne se lâche pas, reprit-il. *Que proposez-vous d'autres ? Surtout ne vous censurez pas, et n'ayons peur de rien.*

– Mhmm, déjà que nous n'employons pas de scénaristes, pourquoi ne pas publier un livre dans lequel les dialogues seraient écrits dans du pur charabia ?

– Super ! Et retranscrits avec des caractères non latins, ce serait encore plus drôle !

– Pas bête. Et si on publiait un bouquin sans titre ?

– Excellent ! Et un livre sur James Bond sans James Bond ?

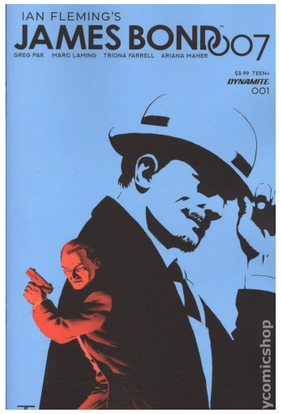
– On atteint le firmament de l'aventure éditoriale, là. Faudrait quand même le justifier.

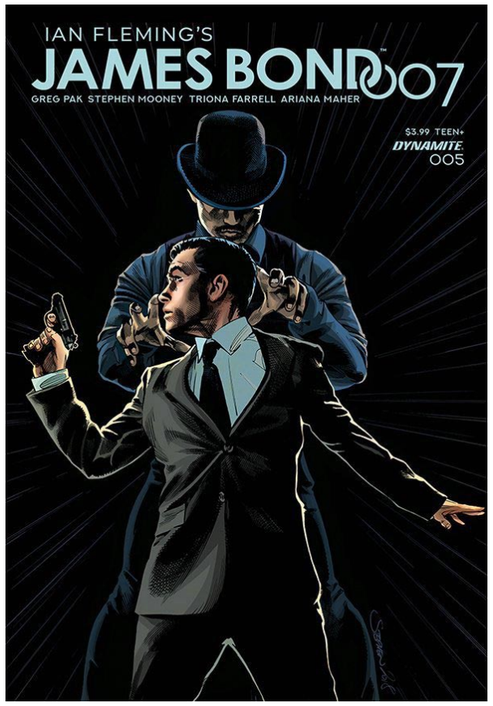
– On n'a qu'à faire croire aux lecteurs que la mission se déroule dans un univers parallèle. »

L'homme à la Rolex flamboyante rectifia son auréole et déclara alors à ses disciples :

« En vérité je vous le dis, vos idées sont bonnes et toutes seront retenues. »

Tout est vrai. Hormis peut-être l'heure de la réunion. En voici la démonstration. De novembre 2018 à avril 2019, les éditions Dynamite ont publié une série de six fascicules mensuels qui, comme leurs précédentes publications du même acabit, portaient en couverture ces mots : *Ian Fleming's James Bond 007*, mais pas de titre. Le nom de Greg Pak, qui s'apparente à un joli mais discret pseudonyme, est crédité en tant que scénariste. Quant aux illustrations dont la qualité varie en fonction des planches, elles sont signées par MM. Marc Laming, Stephen Mooney et Robert Carey.





Passons maintenant aux dialogues baragouinesques. Retenons les six premières planches du premier fascicule. L'action prend part dans un hôtel à Singapour, dans un bar au départ, puis dans un salon de jeu. Dans les phylactères, nous découvrons des caractères cyrilliques quand un blond parle, et asiatiques quand des Fils de l'Empire du Milieu lui répondent car, c'est bien connu, autant s'exprimer dans un langage différent pour être bien compris de ses interlocuteurs. Bien entendu, il n'y a aucune traduction. Les plus malins vont m'opposer que c'est peut-être un effet voulu par le scénariste, comme Hergé dans *Tintin au pays de l'or noir*, qui dessinait dans ses ballons des caractères qui pouvaient passer pour arabes alors qu'il n'en était rien. Allons, ne rendons pas Greg Pak moins bête qu'il n'est car, dans la scène suivante, les personnages dans le casino de l'hôtel s'expriment dans un salmigondis anglo-français. L'Oddjob nouvelle génération s'assoit à la table à laquelle sont installés Bond et deux femmes. Extrait :

Oddjob 2 : … *And I think so. Bonjour encore une fois, mesdames.*

Femme : *Surprise de tu voir marcher.*

Oddjob 2 : *Ha ha !*

Ah, si Casimir et son cousin Hippolyte pouvaient traduire ce gloubi-boulga linguistique !

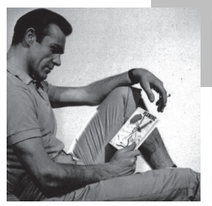
Au fil du récit, nous apprenons qu'Oddjob 2 est en réalité un agent secret coréen nommé John Lee. Respect pour Greg Pak qui a dû se triturer les méninges pour trouver un patronyme aussi original à son personnage. Habile, débrouillard, dragueur invétéré et amateur de karaoké, Lee explique à James Bond les ficelles du métier dans le quatrième fascicule. Ce gros minable de 007 est si minable qu'il finit d'ailleurs dans une geôle australienne. Résultat : dans le chapitre suivant, John Lee participe seul à l'aventure. Le lecteur découvre Bond dans une seule et unique vignette, en train de se lamenter sur la couchette de sa cellule. Bref, une aventure de James Bond, mais sans James Bond.

Est-il nécessaire de poursuivre le massacre ? Nous sommes en présence d'une perle rare, un ouvrage au-delà de la daube, qui ne s'achève même pas là. Car qui est vraiment John Lee ? Quel est le but de Goldfinger et de l'organisation ORU ? Cela, seuls les lecteurs risque-tout le sauront en lisant le second volume publié dans la foulée du premier.

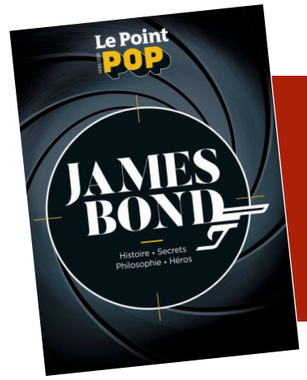
Ian Fleming's James Bond 007 (and Dynamite Editions) will return in *Ian Fleming's James Bond 007 Volume 2.*

Ian Fleming's James Bond 007 (2019), potentiellement scénarisé par Greg Pak et illustré par Marc Laming, Stephen Mooney et Robert Carey, est publié partiellement en anglais par les éditions Dynamite.
144 pages.
Environ 24 €.

LIRE & LAISSER MOURIR 007



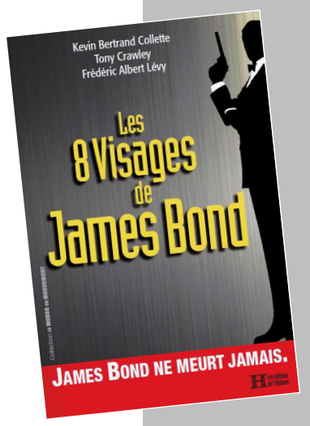
La sortie reportée de *Mourir peut attendre* a pris de court certains éditeurs qui avaient déjà publié nombre d'ouvrages consacrés à James Bond. L'occasion de réviser ses classiques en attendant novembre…



JAMES BOND : HISTOIRE, SECRETS, PHILOSOPHIE, HÉROS

Hors-série du magazine *Le Point* (induant plusieurs artides écrits par Guillaume Évin et Frédéric Albert Lévy). 8,90 €

007 : plus qu'un matricule, une marque de fabrique, un passeport vers l'aventure, une machine à cash, un super-héros en smoking. Son nom est Bond, James Bond, et depuis 1962 le grand écran vibre au rythme de ses tribulations et de ses interprètes. Notre mission sur ce hors-série : aller au-delà du phénomène commercial pour sonder la nature profonde de l'espion créé par Ian Fleming.



LES 8 VISAGES DE JAMES BOND

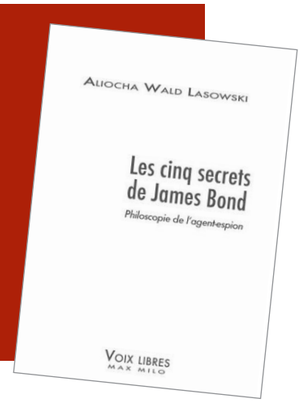
par Kevin Bertrand Collette, Tony Crawley et Frédéric Albert Lévy
Les Éditions de l'Histoire / 19 €

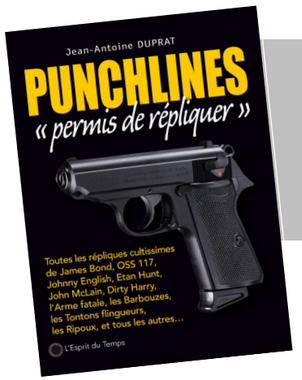
La question rituelle : *« Quel est le meilleur interprète de Bond ? »* est tout à la fois d'une pertinence extrême et d'une absurdité totale. Les interprètes de Bond, ce ne sont pas seulement Sean Connery, Roger Moore, Pierce Brosnan ou tel autre comédien ; ce sont aussi le réalisateur Terence Young, qui a aidé Connery à façonner son personnage, ou encore John Glen, qui reste à ce jour l'homme qui a mis en scène le plus grand nombre de Bond. Ou, si l'on veut vraiment résumer les choses, le meilleur interprète de Bond, c'est Bond. Parce que, comme avait essayé de l'expliquer Albert Broccoli à Sean Connery quand celui-ci s'estimait avoir été le dindon de la farce (financière), si Bond doit beaucoup à Connery, Connery doit encore plus à Bond. Volontairement court, l'ouvrage *Les 8 Visages de James Bond* se propose simplement de refléter le caractère protéiforme du mythe ; il entend rappeler aux jeunes lecteurs qui ont découvert Bond avec Pierce Brosnan ou Daniel Craig qu'il y en a eu d'autres avant, et aux lecteurs moins jeunes qui ne jurent que par Sean Connery qu'il y en a eu d'autres après, au cinéma et désormais dans l'univers de plus en plus présent des jeux vidéo. L'histoire de Bond est en fait la combinaison d'au moins trois histoires : celle du monde contemporain depuis le début des années soixante ; celle du cinéma (avec des progrès techniques qui ont contribué à modifier la nature même des intrigues) ; celle du héros lui-même qui, à force de marteler son identité de film en film, a fini par s'en forger vraiment une.

LES CINQ SECRETS DE JAMES BOND – PHILOSCOPIE DE L'AGENT-ESPION

par Aliocha Wald-Lasowski
Éditions Max Milo / 19,90 €

Qui est vraiment James Bond ? Le plus célèbre des héros du cinéma d'espionnage a-t-il encore des secrets ? Tel est le défi : percer le mystère et révéler, à travers une enquête philoscopique, les cinq secrets du fidèle agent de Sa Majesté. À l'aide d'un viseur qui aiguise le regard et offre un œil neuf, c'est toute la saga de 007 qu'il s'agit de redécouvrir et de décrypter. De *James Bond contre Dr. No* en 1962 à *Mourir peut attendre* en 2020, la série de vingt-cinq films singuliers offre action, suspense et aventure, mais aussi un ensemble d'échos et de renvois. Sous la fresque spectaculaire, l'auteur dévoile une logique souterraine des films, et le livre dessine un paysage insoupçonné, pour voir autrement le plus célèbre des agents secrets.





PUNCHLINES ! MENTIR PEUT ATTENDRE

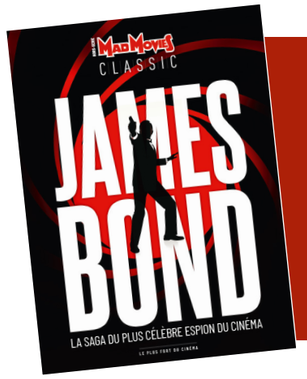
par Jean-Antoine Duprat, préface de Luc Le Clech
Éditions Esprit du Temps / 14 €

Toutes les répliques cultissimes de *James Bond, OSS 117, Johnny English, Ethan Hunt, John McLane, Dirty Harry, l'Arme fatale, les Barbouzes, les Tontons flingueurs, les Ripoux,* et tous les autres…

JAMES BOND – LES ESPIONS SONT ÉTERNELS

Hors-série du magazine *Lire* (induant une interview de Guillaume Évin et des textes de Frédéric Albert Lévy). 8,90 €

À l'occasion de la sortie au cinéma du vingt-cinquième épisode (officiel) des aventures de James Bond, *Mourir peut attendre*, le magazine *Lire* consacre un hors-série à cette icône pop et à son créateur. L'occasion de revenir non seulement sur l'histoire de Ian Fleming, mais également sur son apport à la littérature d'espionnage passée, présente et future. Un numéro dédié à tous les amoureux du genre.



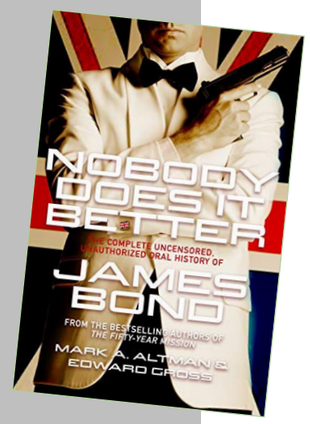
LA SAGA JAMES BOND PAR MAD MOVIES

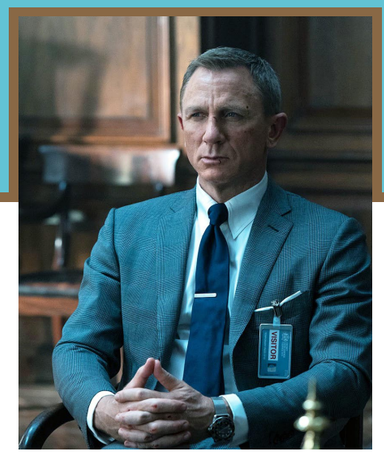
En 1985, *Mad Movies* sortait son tout premier hors-série, consacré à l'agent 007. Un numéro devenu culte, et dont l'esprit renaît aujourd'hui dans un *Mad Movies Classic* qui revisite l'intégralité de la saga Bond, confié aux plumes expertes de Cédric Delelée, Alexandre Poncet et Christophe Bier. De Ian Fleming à *Mourir peut attendre*, chaque grande période de la franchise est contée d'un point de vue à la fois critique et historique. Certains films seront mis en avant pour leur singularité ou leur qualité, tandis que génériques, cascades et effets spéciaux, réalisateurs, musique et bien d'autres thèmes encore hériteront de dossiers spécifiques. 180 pages aussi trépidantes que les aventures de Bond, disponibles en kiosque et dans une version cartonnée collector en précommande sur Ulule à l'adresse suivante : **https://fr.ulule.com/la-saga-james-bond/**

NOBODY DOES IT BETTER

Mark A. Altman & Edward Gross, Nobody Does It Better – The Complete, Uncensored, Unauthorized Oral History of James Bond. Forge, N.Y. 29,99 €

Déjà été pris il y a une trentaine d'années par Bob Simmons, premier grand cascadeur bondien, pour ses mémoires, le titre *Nobody Does It Better* est réutilisé aujourd'hui par Mark A. Altman et Edward Gross pour ce que les Anglo-Saxons appellent une oral history, autrement dit un montage de déclarations émanant de nombreuses sources – d'ailleurs parfois plus écrites qu'orales, puisqu'on reconnaît ici ou là des passages des mémoires de Cubby Broccoli ou de ceux du scénariste Tom Mankiewicz ! – et qui constituent sur sept cents pages la longue histoire de la saga Bond. Ou plutôt la reconstituent, car les deux auteurs ne s'étaient pas mis à l'ouvrage dès *Dr. No* ! Mais c'est précisément ce mélange de passé et de présent qui fait l'originalité de l'ouvrage. On y trouve des repentirs : Richard Maibaum se demande pourquoi diable on s'était avisé de donner un père à Max Zorin (Christopher Walken) dans *Dangereusement Vôtre*. On assiste aussi à des « échanges » qui relèvent parfois du psychodrame familial. Tel bondophile éminent proclame que, dans le même *Dangereusement Vôtre*, Tanya Roberts joue comme une cruche ; tel autre juge au contraire que son jeu « plat » contrebalance admirablement l'hystérie de Walken et de Grace Jones ; Tanya Roberts, elle, raconte que John Glen n'était pas fichu de donner la moindre directive aux comédiens ; John Cork, pourtant maître d'œuvre d'innombrables bonus Bond et dévoué à la cause, précise que le jeu de Tanya Roberts est peut-être l'un des points faibles du film, mais que c'est loin d'être le plus faible, la source du mal étant un scénario mal fichu composé de saynètes successives, détachées les unes des autres, avec des personnages qui ne font que se croiser de loin. Le lecteur jugera… FAL





FLAGRANT DÉLAI

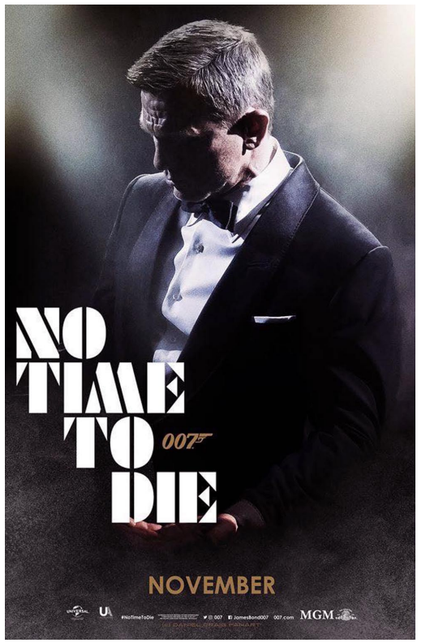
Par Frédéric Albert Lévy

On pourra toujours ironiser sur l'annonce officielle du report de la sortie de *No Time To Time* et sur les motifs humanitaires invoqués pour ce report qui dissimulent des motifs économiques. Mais ce serait oublier qu'en l'occurrence ces deux aspects sont liés et que, qu'on le veuille ou non, le cinéma est aussi une industrie, et même d'abord une industrie quand il s'agit d'une entreprise de l'ampleur d'un Bond. La décision était inévitable à partir du moment où la Chine avait fermé ses cinémas, puisque le marché chinois occupe désormais une place majeure dans l'exploitation des blockbusters et que, du fait des risques de piratage, un blockbuster doit sortir au même moment partout dans le monde. Ajoutons enfin que Bond n'est pas seulement dans Bond : le succès ou l'échec d'un film de la série n'a pas seulement des répercussions sur la série elle-même ; le sort de toute une compagnie peut se jouer dans un tel cas de figure – on se souvient que la Fox faillit couler corps et biens après l'échec de *Cléopâtre*.

Toutefois, le cas de figure est ici un peu particulier. *No Time To Die* n'est évidemment pas dans l'histoire du cinéma le premier film dont la sortie ait été repoussée, mais, en accord avec l'une des répliques prononcées par Daniel Craig dans la bande annonce – *« We all have our secrets »* – et ce qu'elle semble impliquer pour l'ensemble de l'intrigue, toute la campagne publicitaire avait été jusqu'à présent construite sur le mode du suspense. Conférence de presse volontairement creuse, informations livrées au compte-gouttes (voir par exemple dans ce numéro la politique du silence, pour ne pas dire la séquestration, imposée à l'équipe des doubleurs de la VF !)… tout cet embargo créant d'ailleurs un certain sentiment de frustration dans l'esprit des fans, sinon du grand public, car, si un suspense trop court n'est pas un suspense, un suspense qui s'éternise finit par entraîner lassitude et désintérêt (c'est ainsi que s'est effilochée la série *X-Files* : on poursuivait le schmilblick depuis si longtemps qu'on ne savait même plus ce qu'était ce schmilblick).

Que faut-il donc faire, maintenant que l'on a amorcé la pompe ? Si la publication de certains livres qui devaient accompagner la sortie du film a été repoussée en novembre, pour d'autres c'est trop tard : les numéros spéciaux du *Point* et de *Lire* sont déjà en kiosque ; la presse cinématographique britannique a déjà fait ses couv' de mars avec *No Time To Die*… Et quid de la chanson du générique ? Quelle que soit la popularité de sa jeune interprète, on doute fort qu'elle puisse se maintenir dans les charts sept mois durant.

Une solution aurait consisté à sortir le film à la date initialement prévue, mais en VOD. N'y a-t-il pas eu récemment un précédent avec *The Irishman* de Scorsese (même si c'était sur Netflix, qui marche par abonnements et ne relève donc pas exactement de la VOD) ? Cela permettrait



Une solution aurait consisté à sortir le film à la date initialement prévue, mais en VOD.

à chaque spectateur, en l'occurrence à chaque *viewer*, d'avoir le sentiment de regarder le film « en exclusivité personnelle », pour ainsi dire, aspect non négligeable si l'on songe que les Bond sont dans une large mesure des contes pour enfants, avec l'émerveillement de la découverte que cela implique. Réalisateur du film *Made in France*, qui, du fait des attentats terroristes, ne bénéficia pratiquement d'aucune sortie en salles, mais aussi grand bondophile devant l'Éternel, Nicolas Boukhrief explique que le report de *No Time To Die* va l'empêcher de retrouver certaines

émotions de sa jeunesse : *« Vu la façon dont les spectateurs désertent les salles avec le Coronavirus, je me voyais déjà le découvrant quasiment seul dans un cinéma, ébahi comme je l'étais, du temps de mon enfance, quand j'ai vu pour la première fois* Opération Tonnerre *ou* Bons Baisers de Russie*, dans les cycles de reprises "Viva James Bond" pendant l'été. Les Bond programmés en étaient alors à leur dixième distribution et il ne restait plus grand monde pour aller les voir. Du coup, isolé dans la salle, on avait davantage l'impression que le personnage de Bond était "à nous" et "rien qu'à nous"… »* Seulement, cette hypothèse de la VOD qui permettrait de faire de *No Time To Die*, pour chaque spectateur, un film "rien qu'à lui" est à exclure au moins pour deux raisons : la première est qu'il est peu probable que le public soit prêt à payer une place de home cinema autant qu'une place de cinéma tout court ; la seconde est que des *whiz kids* auront tôt fait de pirater la chose, malgré tous les garde-fous, et que les données économiques que nous évoquions plus haut s'accommodent mal d'un tel risque.

Alors quoi ? Au fond, l'équation est simple : il faut pendant un temps faire oublier *No Time To Die* et arrêter tout le ramdam autour de ce titre tout en maintenant vivace dans le cœur du public le goût du Bond. Eh bien, puisque, d'ici novembre, il y a l'été, période qui devrait normalement marquer la fin de la propagation du virus, pourquoi ne pas organiser dans les salles en juillet un certain nombre de Festivals Bond (sans forcément se limiter à l'ère Craig), en insistant sur le fait que, nonobstant la haute définition des Blu-rays, *nobody does it better* que Bond sur grand écran. On pourrait appeler cela… *« Viva James Bond »* ou, mieux encore, *« Revival James Bond ! »* et lancer en septembre une nouvelle campagne publicitaire pour *Mourir peut attendre,* comme s'il ne s'était rien passé. Avec de nouvelles affiches. Celles dont on nous a gratifiés jusqu'à présent sont si laides…

MOURIR PEUT ATTENDRE... UNE AUTRE DATE DE SORTIE !

Si *Mourir peut attendre*, la date de sortie aussi. Pris dans la tourmente mondiale de l'épidémie de Covid-19, le 25e Bond verra donc le jour à l'automne prochain et non ce printemps. Faut-il se lamenter ou s'en contenter ?

Par Guillaume Evin

Évidemment, cinq ans c'est trop long. Pour tout bondophile normalement constitué, le délai de quatre ans et demi entre *SPECTRE* (novembre 2015) et *Mourir peut attendre* (avril 2020) était déjà insupportable, d'autant qu'il était le fruit de moult reports successifs. Un tel écart entre deux épisodes n'avait eu qu'un seul précédent, plus long encore, dans l'histoire de la saga. C'était il y a trente ans (autant dire un siècle), entre 1989 et 1995, entre les 16e et 17e opus, *Permis de tuer* et *GoldenEye*. Et voilà qu'EON, la MGM et Universal ajoutent dans la précipitation et sous la pression sept mois de plus au compteur… *Mourir peut attendre* se rapproche dangereusement du fameux gap des années 1990.

Pour autant, ce report en novembre 2020 demeure sans doute la moins mauvaise solution. Primo, ce blockbuster à près de 250 millions de dollars de budget ne peut se permettre un crash en salles, a fortiori dans certains de ses marchés clés. Or la Chine l'est devenue depuis *SPECTRE*. En Europe, la prolifération du virus tant en Allemagne qu'en France, deux places fortes du box-office bondien, sans compter le blackout en Italie a dû achever de convaincre les propriétaires de la franchise de préserver les chances de leur produit. Et quid de l'Amérique ? De la Grande-Bretagne ? En ce moment, de ce côté-ci de l'Atlantique, personne n'a la tête à s'étourdir des aventures de 007 au

moment où les médias tiennent le décompte anxiogène des personnes infectées et décédées.

Secundo, le bondophile n'est plus à une demie année près désormais. Voir son Bond à l'automne a quelque chose de rassurant pour lui, d'autant qu'il sait que le film est bouclé, monté et qu'il semble prometteur. Au mieux, pense-t-il, Hans Zimmer pourra toujours peaufiner la musique et la division marketing soigner les visuels ainsi qu'une nouvelle série de bandes annonces. La période est propice aux grosses sorties qui écrasent l'actualité culturelle. Nul *Star Wars* en vue, pas de Marvel intempestif déclaré. L'horizon est dégagé pour James. Une sortie en salles en novembre permet d'enjamber à la fois Thanksgiving et Noël. C'est la fenêtre idéale, celle que lorgnent toutes les superproductions, en Europe du moins. Et si ce décalage forcé n'était pas au fond la meilleure nouvelle de ce début d'année ? Survivre au coronavirus d'abord ; profiter de Bond ensuite. Voilà le programme !

MOURIR PEUT ATTENDRE 007

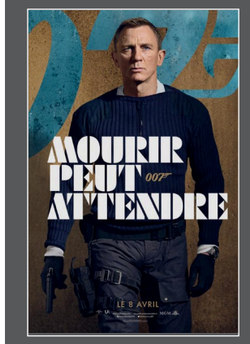
LE DOUBLAGE (OU PRESQUE) DU NOUVEAU BOND

Assister au doublage d'un Bond est un événement rare... Cependant l'expérience peut s'avérer frustrante lorsque vous êtes convié en studio mais que vous ne pouvez pas assister au travail des comédiens pour des raisons de confidentialité... Par François Justamand

Tout commence début décembre 2019 avec le visionnage du premier film-annonce (teaser) de *Mourir peut attendre* dans les locaux d'Universal, près des Champs-Élysées. Après avoir regardé et comparé la VO et la VF, nous avions remarqué que l'appellation « commander Bond » avait été traduite, par erreur, par « commandant Bond ». Nous l'avions aussitôt fait savoir aux décideurs présents et l'information était remontée. Après quelques échanges constructifs avec Pierre Arson, l'auteur de la version française (en charge de l'adaptation VF des Bond depuis *Quantum of Solace*), nous avons eu la garantie que la traduction du grade de notre agent secret préféré serait respectée dans le film à venir. De fil en aiguille, l'idée s'impose à nous d'un reportage sur le doublage du film, ou à défaut sur le deuxième film-annonce (trailer). Grâce aux excellentes relations que le Club entretient avec les dirigeants d'Universal, nous nous mettons en rapport avec Myriam Peyre, directrice technique d'Universal, qui nous autorise à nous rendre en studio pour rencontrer toute l'équipe du doublage de ce Bond très attendu.

Les plus anciens membres du Club se souviennent peut-être qu'il y a une vingtaine d'années, nous nous étions rendus sur les plateaux de doublage de *Demain ne meurt jamais* et du *Monde ne suffit pas*. Mais la hantise du piratage est aujourd'hui telle que, pour les films importants, les plateaux de doublage sont devenus des camps retranchés. Impossible de voir les comédiens français jouer devant les images et la bande rythmo. Et obligation de signer un *Non Disclosure Agreement* (accord de non-divulgation) estampillé 007 – B25 Limited. Ce document en anglais de deux pages stipule que vous ne devez pas communiquer sur ce que vous verrez du film sous peine de poursuites devant les tribunaux anglais ! À vrai dire, le risque est minime, puisque nous ne verrons rien…
Mais cela ne s'arrête pas là. Nous avons l'autorisation d'interviewer certains comédiens (sauf celui qui double Safin du fait du grand mystère qui entoure ce personnage) mais en présence de Myriam ou de Robin Fage, le chargé de production du studio de doublage, qui veillent à ce que les comédiens ne parlent pas des scènes du film-annonce.

Lors des deux demi-journées (18 et 20 février) passées à Cinéphase, le studio de doublage situé dans la banlieue parisienne, nous avons eu le plaisir d'interviewer Éric Herson-Macarel (Bond), Christian Gonon (Blofeld), Yoann Sover (Q) et Michel Derain (directeur artistique). Nous avons aussi croisé Déborah Claude (Nomi) et Daniela Labbé Cabrera (Paloma), que nous avons interviewées par mail quelques jours plus tard. Mais nous avons malheureusement manqué Annie Milon (Moneypenny), Jean-Louis Faure (Leiter) et Bernard Gabay (M).
Ce sont ces mini-entretiens que nous vous présentons ici et dans le prochain numéro du Bond, pour vous donner envie de visionner *Mourir peut attendre* en VO et aussi en VF !



CARTON DE DOUBLAGE
MOURIR PEUT ATTENDRE
(NO TIME TO DIE – MGM – 2020)

Adaptation française :
Pierre Arson
Direction artistique :
Michel Derain
Ingénieur du son :
Emmanuel Mertens

INTERPRÈTES DE LA VERSION FRANÇAISE :

James Bond : Éric Herson-Macarel
Safin : Alexis Tomassian
Madeleine : Léa Seydoux
Nomi : Déborah Claude
Paloma : Daniela Labbé Cabrera
Blofeld : Christian Gonon
Felix Leiter : Jean-Louis Faure
Q : Yoann Sover
Moneypenny : Annie Milon
M : Bernard Gabay
Tanner : Xavier Fagnon
Primo : Dali Benssalah

REMERCIEMENTS :
Xavier Albert et Myriam Peyre d'Universal Pictures International, Robin Fage de Cinéphase et toute l'équipe du doublage.

INTERVIEW CROISÉE DÉBORAH CLAUDE / DANIELA LABBÉ CABRERA

Pouvez-vous vous présenter à nos lecteurs ?
Daniela Labbé Cabrera : Je suis comédienne et metteur en scène. J'ai étudié au Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris. J'ai commencé le doublage à vingt-quatre ans en sortant de l'école. En 2011, j'ai fondé un collectif d'artistes où je mène des projets de créations à la frontière des genres. Parfois j'y participe en tant que comédienne, et parfois non.
Déborah Claude : Je viens du théâtre. J'ai débuté à l'âge de sept ans. J'ai été à l'école des enfants du spectacle où je suivais les cours normaux l'après-midi et les cours de théâtre et de piano le matin. J'ai été au Cours Simon, puis j'ai fait ma formation professionnelle au Studio 34. C'est en sortant de cette école que, avec mes amis de promo, j'ai commencé à monter des pièces et à tourner. Parallèlement, mon père et mes oncles étant musiciens, j'évoluais dans la musique, notamment dans la production d'artistes dans le milieu du jazz et de la world music. Le doublage est arrivé assez tardivement – il y a trois ans.

Déborah Claude et Daniela Labbé Cabrera.

Quelles sont les actrices auxquelles vous avez prêté vos voix ?
DLC : Lindsay Morgan, Elena Anaya (*La piel que habito*), Eva Mendes (*The Place Beyond the Pines*), April Hernandez, Natalia Reyes (*Terminator*), Alexandra Roach, Lucy Boynton (*The Politician*)...
DC : Michaela Coel dans le rôle de Kate Ashby dans la série *Black Earth Rising*, Laura Harrier dans le rôle de Patrice (*BlacKkKlansman*), Naomi Ackie dans le rôle de Bonnie (*The End of the F***cking World*), Jurnee Smollett-Bell dans le rôle de Black Canary (*Birds of Prey*), Indya Moore dans le rôle de Divine (*Queen and Slim*), Sasha Lane dans le rôle d'Alice Monaghan (*Hellboy*), Tika Sumpter dans le rôle de Maddie (*Sonic, le film*), Krys Marshall dans le rôle de Danielle Poole (*For All Mankind*)...

Comment avez-vous été engagée sur le Bond ?
DLC : Michel Derain, avec qui j'avais déjà travaillé, m'a appelée pour un essai et j'ai été choisie.
DC : Grâce à un café et à une bonne étoile ! J'étais en studio et je suis tombée sur un ami comédien avec qui j'avais tourné quelques années auparavant. On avait un peu de temps après notre plateau, alors on a pris un café dans la cour du studio, et on s'est mis à discuter. Quelques minutes après, une dame s'est approchée, me demandant si j'avais un CV (que je n'avais pas sur moi) et se présentant comme directrice artistique. C'était Béatrice Delfe, que je ne connaissais pas. Je lui ai donné mon numéro de téléphone et les références d'un site où elle pouvait écouter ma bande démo. Quelques jours plus tard, j'ai été contactée par Michel Derain, que je ne connaissais pas non plus. Il m'a demandé si j'étais disponible pour faire des essais pour un film. Je me suis rendue aux essais et j'ai compris que c'était Béatrice qui lui avait parlé de moi. Ces essais étaient pour le prochain Bond... Donc je me suis retrouvée sur *Mourir peut attendre* grâce à un café et à une bonne étoile !

Que savez-vous chacune de la James Bond girl que vous doublez ?
DLC : Pas grand-chose encore…
DC : Qu'elle s'appelle Nomi et que c'est un agent double zéro ! (rires)

Avez-vous un film préféré dans la série des Bond ou un interprète préféré ?
DLC : J'ai un faible pour Sean Connery... et particulièrement dans *Dr. No* et *On ne vit que deux fois*.
DC : *GoldenEye* ! Je crois que c'est le Bond que j'ai le plus regardé...

Avez-vous une autre actualité ?
DLC : Je viens de co-écrire et de co-mettre en scène avec Aurélie Leroux un spectacle qui est en tournée en mars au Théâtre de la Cité - CDN Toulouse Occitanie – Lao (*J'en rêve, viens me chercher*). C'est une pièce qui est née d'une enquête documentaire que nous avons menée sur l'histoire d'une vieille femme exilée. J'espère que cette pièce aura une longue carrière.
DC : Oui, plusieurs projets sont en préparation, que ce soit dans la production musicale, au théâtre en tant que comédienne ou dans un projet d'écriture... Je n'ai pas le temps de m'ennuyer !

MOURIR PEUT ATTENDRE 007

LE STYLE N'ATTEND PAS

Le retour de James Bond au cinéma est aussi celui de vêtements, montres et accessoires de marques connues. Mais il n'exclut pas quelques nouveautés.

Par Christophe Hue

« Lorsque nous avons travaillé avec OMEGA, nous avons décidé qu'une montre légère serait la clé pour un militaire comme 007 »
(Daniel Craig)

LA MONTRE

La prestigieuse marque horlogère suisse **OMEGA** sera de nouveau au poignet de l'agent secret le plus célèbre au monde. Mais c'est une toute nouvelle édition de la **Seamaster Diver 300M 007** qui apparaîtra dans *Mourir peut attendre*. Lancé pour la première fois en 1993, ce garde-temps est un modèle d'exception qui a su conquérir de nombreux plongeurs. Pour cette version, la marque a travaillé en étroite collaboration avec Craig afin de créer une montre reflétant parfaitement le personnage. D'un diamètre de 42 mm, elle a été conçue à partir de titane de grade 2, solide mais léger, idéal pour un agent secret. On retrouve cette matière sur le boîtier et sur le bracelet doté d'une boucle réglable innovante. Le nouveau dôme spécial du verre saphir offre une montre légèrement plus mince que les modèles Seamaster Diver 300M classiques. La nouvelle Seamaster Diver 300M 007 est aussi dotée d'un cadran en aluminium, auquel la teinte brune vieillie confère une belle allure vintage. L'anneau de lunette en aluminium comporte la même nuance de couleur. Au dos du boîtier, on trouve une série de chiffres affichant le format des véritables montres militaires. 0552 est un code naval, 923 7697 est le numéro d'une montre de plongée. La lettre A désigne une montre avec une couronne vissée, tandis que 007 est, bien sûr, le matricule de notre agent favori. Enfin, le chiffre 62 fait référence à l'année du premier Bond, *Dr. No*.

« Lorsque nous avons travaillé avec OMEGA, nous avons décidé qu'une montre légère serait la clé pour un militaire comme 007. J'ai également suggéré quelques touches et couleurs vintage pour donner à la montre un look unique. La dernière pièce est incroyable », assure Daniel Craig, qui a été partie prenante dans la création de ce garde-temps.

La Seamaster Diver 300M 007 est animée par l'impressionnant calibre OMEGA Co-Axial Master Chronometer 8806, qui a atteint les normes les plus élevées de l'industrie en matière de précision, de performances chronométriques et de résistance magnétique.

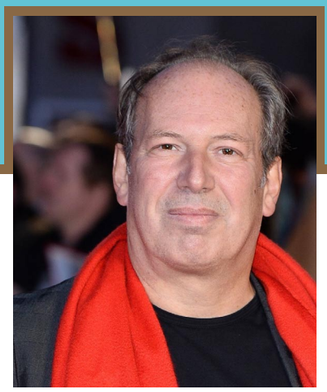
Incluse dans la collection actuelle d'OMEGA depuis février, cette montre est disponible sur un bracelet en maille titane, ou sur une sangle NATO rayée en marron foncé, gris et beige, avec 007 gravé sur la boucle.

VÊTEMENTS & ACCESSOIRES

Comme nous avons pu le voir dans les différentes images qui nous sont parvenues, *Mourir peut attendre* est résolument tourné vers l'aspect militaire du personnage. Bond, ne l'oublions pas, est avant tout un officier de la Royal Navy élevé au rang de *Commander* (équivalent de capitaine de frégate). Il reprend donc du service avec la plupart de ses fournisseurs habituels, aussi bien pour les vêtements que pour les accessoires, à commencer par le célèbre fabricant anglais de laine **N.Peal** – maison fondée en 1936 et apparue dans la saga avec l'arrivée Daniel Craig. Cette marque, qu'affectionne le comédien à titre personnel, propose non seulement une collection « 007 » de pulls et de cravates cachemire vus sur lui dans ses précédents films, mais aussi une ligne qui reprend les vêtements des anciens James Bond en mémoire de Sean Connery, Roger Moore, Timothy Dalton et Pierce Brosnan.

Le célèbre chausseur **Crocket & Jones** reprend aussi du service, et avec lui la maison Albert Thurston pour les bretelles – ces fameuses bretelles apparues dans *Casino Royale* et qui, depuis, ne quittent plus James. Bien évidemment, on n'échappe pas au célèbre tailleur texan **Tom Ford** pour les smokings et autres costumes.

Un petit écart cependant pour les lunettes de soleil. D'habitude, elles sont aussi signées Tom Ford (depuis l'ère Craig, du moins, car du temps de Brosnan c'était la marque italienne Persol). Mais pour *Mourir peut attendre*, James a adopté la marque de lunettes de luxe américaine **Barton Pereira** et aussi, pour la seconde fois après *SPECTRE*, la marque française **Vuarnet.** Client fidèle de cette marque, Craig est, là encore, à l'origine de ce partenariat. Le modèle utilisé dans le film trônait déjà sur son nez lors de l'ouverture des 24 Heures du Mans l'été dernier…



HANS ZIMMER À LA RESCOUSSE

***Le Roi lion, Man of Steel, Sherlock Holmes, Batman*... Barbara Broccoli et Michael G. Wilson ne s'étaient jamais adressés à un compositeur aussi prolifique que Hans Zimmer pour écrire la musique d'un Bond. Mais on imagine que celui-ci rêvait depuis longtemps de voir s'ajouter un Bond dans une filmographie déjà longue de plus de cent cinquante titres !**

Par Patrice Gaudin

Stakhanoviste ? Oui et non. Le secret de Hans Zimmer est peut-être assez simple : il sait s'entourer et, la plupart du temps, il coécrit ses bandes originales. Pour *Gladiator*, il avait pour complice Lisa Gerrard, une musicienne et chanteuse australienne. Pour *Pirates des Caraïbes*, Klaus Badelt, avec en renfort, pour les musiques additionnelles, huit autres compositeurs. Et pour les deux premiers *Batman* de Nolan, il avait à ses côtés son ami James Newton Howard. Toutefois, son plus grand succès à ce jour, *Le Roi lion*, qui lui a valu son unique Oscar, en 1995, porte sa seule signature (si l'on exclut la chanson écrite par Tim Rice et Elton John).

Zimmer est un autodidacte. Il n'a jamais appris le solfège. Son premier contact avec le piano à l'âge de trois ans ne dure guère plus de deux semaines, mais il se réfugie dans la musique après la mort de son père et, rejetant l'enseignement traditionnel, se forme tout seul en se remettant à jouer sur le piano familial. En 1971, âgé de quatorze ans, il quitte avec sa mère son Allemagne natale pour aller s'installer en Angleterre. C'est là qu'il intègre le groupe Krakatoa, puis The Buggles, groupe de rock New Wave connu pour sa chanson *Video Killed the Radio Star*, dont le clip fut le premier à être diffusé sur MTV. Zimmer apparaît à la fin du clip, derrière un clavier. Il devient ensuite le joueur de synthé du groupe italien Krisma et participe à son troisième album, *Cathode Mamma*. Un bref passage chez Helden, Macone, Shriekback et The Damned marque la fin de ses années New Wave. En 1980, pendant la période où il écrit des jingles publicitaires pour Air-Edel (une compagnie d'enregistrement musical créée par Sir George Martin et Herman Edel), il fait la connaissance de Stanley Myers, compositeur de musique de film. C'est sous l'aile de celui-ci qu'il va se lancer. D'abord simple assistant, il devient vite compositeur à part entière. Une longue collaboration commence entre les deux hommes ; elle inclut le film de Jerzy Skolimowski Travail au noir ou encore *My Beautiful Laundrette* de Stephen Frears, avec Daniel Day-Lewis.

La première partition signée exclusivement Zimmer est celle de *Meurtre dans l'objectif* de Nico Mastorakis, en 1987. Mais c'est, l'année suivante, celle qu'il compose pour le film de Chris Menges *Un monde à part* qui lui offre son ticket pour Hollywood. Barry Levinson fait appel à lui pour *Rain Man* avec Dustin Hoffman et Tom Cruise. Première nomination aux Oscars. Le compositeur s'installe pour de bon à Los Angeles et produit partition sur partition pour les réalisateurs les plus prestigieux. Son style s'adapte à tous les genres. Comédie dramatique comme *À propos d'Henry* avec Harrison Ford ; comédie familiale comme *Rasta Rockett* ; films catastrophe comme *Armageddon* ; films d'action (*Rock* avec Sean Connery, *Mission Impossible 2* de John Woo) ; films policiers (*Da Vinci Code*, *Anges et Démons*) ; films historiques (*Pearl Harbor, Dunkerque*)… la liste est trop longue pour être donnée ici intégralement.
Zimmer est reconnu pour avoir été l'un des premiers à intégrer la musique électronique dans des arrangements orchestraux traditionnels. Ce mélange reste sa marque de fabrique et trouve son expression la plus marquante dans le film de Ridley Scott *USS Alabama*, où l'alliance entre électro et orchestre est renforcée par l'utilisation de chœurs.
À son palmarès, un Oscar (*Le Roi lion*) et onze nominations ; deux Golden Globes (*Le Roi lion* et *Gladiator*) pour quatorze nominations ; quatre Grammy Awards (deux pour *Le Roi lion*, un pour *USS Alabama* et un pour *The Dark Knight*) avec seize nominations.

Zimmer est un autodidacte et n'a jamais appris le solfège. Son premier contact avec le piano ne dure pas 2 semaines.

À soixante-deux ans, nouveau défi. Personne n'avait imaginé que ce serait lui qui prendrait la relève de John Barry, David Arnold et Thomas Newman pour la bande originale du vingt-cinquième Bond. Mais, début janvier 2020, c'est son nom qui remplace celui de Dan Romer, initialement engagé. Sans doute fallait-il un compositeur de sa trempe pour accepter de composer au pied levé, trois mois à peine avant sa sortie, la musique d'un film dont on nous dit qu'il dure plus de deux heures et demie !

SOURCES :
Le HuffPost, IMDB, hans-zimmer.com, CoS (Consequence of Sound).

MOURIR PEUT ATTENDRE 007

NO TIME TO DIE 007
de Billie Eilish

Une « soupe » insipide, assaisonnée d'un filet de voix, marketée pour les *Millennials* ? Vraiment ? Si mourir peut attendre, il est en revanche urgent de se laisser bercer par le titre *No Time To Die*. Voilà en effet une ballade langoureuse et mélancolique, portée par une ligne mélodique délicate (piano et cordes), collant parfaitement à l'univers 007 redéfini sous l'ère Craig. Jamais les paroles de la chanson-titre d'un Bond n'ont été aussi profondes, aussi sombres, aussi justes : « *J'aurais dû savoir/Que je partirais seule/C'est bien la preuve/Que le sang que tu perds n'est que le sang que tu dois.* » La voix est peut-être un peu surmixée, mais qu'importe ! L'émotion affleure lors du refrain : « *…Es-tu la mort ou le paradis ?/Désormais tu ne me verras plus jamais pleurer/Il n'y a pas de moment pour mourir.* » Avec le générique en toile de fond, ce morceau bouleversant de quatre minutes emportera tout…

Certes, Billie Eilish ne fera pas d'ombre à Adele, ni à Shirley Bassey, mais la jeune chanteuse américaine éclipsera en revanche allègrement un bataillon d'interprètes de la saga, telles que Lulu, Carly Simon, Sheena Easton, Rita Coolidge ou encore Sheryl Crow.
En fait, les oreilles des bondophiles ont été mal habituées, ou plus exactement trop gâtées depuis quatorze ans, puisque sur les quatre chansons des Bond de Daniel Craig, deux ont décroché l'Oscar de la meilleure chanson originale et une troisième (*You Know My Name*) a été honorée d'un Satellite Award et nommée aux Grammy Awards. Si *No Time To Die* de Billie Eilish n'est pas exactement du niveau de *Skyfall*, qui oserait soutenir qu'elle n'est pas meilleure que *Writing's On the Wall* de Sam Smith dans *SPECTRE*, laquelle avait pourtant raflé la fameuse petite statuette dorée tant convoitée à Hollywood ?

GUILLAUME EVIN

Chanter peut attendre… Shirley Bassey, Gladys Knight, Tina Turner ou, plus récemment, Chris Cornell ou Adele n'ont rien à envier à la dernière élue en titre, la très jeune Billie Eilish, coqueluche des adolescents. Si la mélodie de sa chanson, à défaut d'être novatrice, semble agréable, elle est sous-mixée par rapport à sa voix, mise, elle, très en avant. Miss Eilish ne fait que chuchoter, gémir et murmurer. Les paroles sont, certes, bien écrites, mais à aucun moment la chanson ne s'envole, et l'on reste sur sa faim. Si les cuivres que l'on devine étaient plus présents ainsi que les violons pour renforcer la mélodie, cette chanson aurait un vrai potentiel, mais les deux samples du *Bond theme* que l'on entend dans le lointain (à 1 minute et à 3'52) ne suffisent pas pour lui donner l'étoffe d'un tube bondien.

Ce n'est pas la pire chanson de la saga ? J'entends déjà les plaidoiries des avocats : elle ira bien avec les images du générique, elle correspond sans doute au climat du film, elle colle à la trajectoire dépressive de notre héros version Craig… Peut-être. Mais il fut un temps où les chansons des Bond existaient pour elles-mêmes, par elles-mêmes, sans avoir besoin du support d'un générique. *Goldfinger, GoldenEye, Live and Let Die* étaient des tubes, bien avant l'avènement des réseaux sociaux et du streaming digital.
Désormais, il faut conquérir un nouveau public. Billie Eilish est sans doute une icône de la nouvelle génération et le pari est déjà gagné pour MGM et EON. Mais les chansons des films de l'ère Craig souffrent d'une grande inégalité : après un démarrage en fanfare avec le puissant *You Know My Name* (*Casino Royale*) et un fougueux sursaut à mi-parcours avec le magistral *Skyfall, Another Way To Die* et *Writing's On The Wall* sont surtout écrits sur du vent et ont trouvé eux-mêmes leur propre manière de mourir dans les mémoires. Ni les nominations, ni les Oscars ou Grammys obtenus, ni le nombre de vues sur YouTube n'y changeront quoi que ce soit. Après cinq ans d'absence, et pour sa dernière mission, Daniel Craig méritait mieux.

LAURENT PERRIOT

REMERCIEMENTS :
Götz Otto et Keyvan Sheikhalishahi.

SKYFALL 007

RENCONTRE AVEC OLA RAPACE

Ola Rapace incarnait Patrice, le tueur mutique qui parasite la vie de Bond pendant la première partie de *Skyfall*. Nous l'avons rencontré, grâce à l'entremise de Götz Otto, sur le tournage d'un court métrage de Keyvan Sheikhalishahi, *Divertimento*. Affable et souriant, l'acteur suédois a accepté de se confier, presque au pied levé, lors de la pause déjeuner… à 16 heures !

Propos recueillis par Jessy Conjat et Éric Saussine et traduits de l'anglais par Éric Saussine

Vous parlez bien le français… !
Je me débrouille… Je réside principalement à Stockholm, où se trouve ma fille, et à Londres, où se trouve mon fils, mais j'ai un pied-à-terre à Paris. J'aime bien parler français. Quand je reviens en France, je m'y remets assez facilement.

Comment avez-vous débuté dans le show-business ?
Un peu par hasard. Au départ, je faisais de la musique. À un moment donné, je me suis dit que je ne pouvais pas rester musicien toute ma vie. Ce n'était pas vraiment sérieux. J'ai demandé à l'une de mes amies ce qu'elle en pensait. Elle m'a répondu : *« Tu devrais être acteur. »* J'étais sceptique, mais un jour elle m'a dit : *« Tu as ton rendez-vous pour une audition. » « De quoi parles-tu ? »* Elle avait à mon insu posé ma candidature pour l'école d'art dramatique de la ville. *« Allez ! maintenant faut que tu y ailles. »* J'y suis donc allé… et j'ai été admis ! En Suède, il est assez difficile d'entrer dans des écoles d'art dramatique. Il n'y en a que trois. J'y suis arrivé du premier coup. Et j'ai adoré ça : j'avais trouvé ma vocation.

Et si vous n'étiez pas devenu acteur ?
Je ne sais pas… j'aurais pu travailler dans la musique, d'une manière ou d'une autre. Enregistrer de la musique, ou produire de la musique… J'aurais eu du mal à garder un boulot régulier de 9 h à 17 h.

Aviez-vous vu la série des Bond avant de jouer dans *Skyfall* ?
Pas vraiment. Je n'étais pas ce qu'on peut appeler un fan. Mais j'ai vu tous les films à partir du moment où j'ai été engagé pour *Skyfall* et je me suis pris au jeu. Maintenant je suis un fan ! J'adore *Casino Royale*.

Comment avez-vous obtenu le rôle ?
Il fallait un acteur capable de conduire une moto et qui sache se battre. Les producteurs voulaient un cascadeur. Sam Mendes a dit qu'il lui fallait un comédien. Les producteurs lui avaient rétorqué que le personnage n'avait aucune réplique, qu'un cascadeur pouvait très bien faire l'affaire, mais il a insisté. Ils ont dû auditionner un millier de postulants pour ce rôle ! J'ai passé une première audition à Stockholm. Là, les gens chargés du casting m'ont demandé si j'étais prêt à aller à Londres pour faire des essais pour le combat au corps à corps et pour qu'on jauge mes capacités de motocycliste. J'ai répondu : *« Bien entendu. »* J'avais conduit une moto toute ma vie et je m'étais pas mal battu. J'ai passé deux semaines à Londres à prouver mes talents dans ces deux domaines. Un vendredi, au terme de ces deux semaines, on m'a dit : *« Sam Mendes veut te voir à Pinewood. »* Il m'a reçu dans son bureau. J'ai répondu à quelques questions. Et il m'a dit : *« Tu as le rôle. »* La route avait été longue, mais elle s'est conclue par cette formule laconique de Sam Mendes : « Tu as le rôle ». Je suis rentré à Stockholm fou de joie.

Mendes voulait un acteur pour le rôle mais les producteurs ont rétorqué qu'un cascadeur ferait très bien l'affaire.

Curieusement, vous avez donc dû vous entraîner avant d'avoir le rôle !
C'était moins un entraînement qu'un examen. Les cascadeurs avait dit à Sam : *« Aucun comédien ne sera fichu de conduire des motos ou de se battre. »* Quand ils ont compris que le rôle irait à un comédien, ils ont dit qu'il allait falloir tester celui-ci avec rigueur, pour savoir si, une fois à Istanbul, il serait en

mesure de faire tout ce que le rôle exigeait. De fait, certaines choses ont été assez difficiles pendant le tournage, mais ce n'était pas tant pour elles-mêmes que parce que ce tournage a été une sorte de marathon… Il a fallu être sur la brèche pendant des semaines ! Pendant quatre mois en tout !

La routine entraînée par la répétition de toutes ces actions ne finissait-elle pas par devenir dangereuse ?
On ne saurait parler de routine. L'adrénaline était toujours là. Il y avait toujours une dose de risque, qui faisait qu'on restait constamment sur ses gardes pour éviter de se faire mal ou de faire mal à autrui… Dans tous ces moments où nous sommes sur le toit du train, où il nous faut plonger à l'approche des tunnels, tout le monde était très concentré. Mais on s'est aussi beaucoup amusés. Honda avait une équipe sur place. On me disait : *« Tu veux faire un tour à moto ? » « Super ! Allons faire un tour à moto ! »* Audi était là avec toutes les voitures : *« Tu veux casser une voiture ? » « Allons casser une voiture ! »* (rires) Oui, je me suis vraiment beaucoup amusé, surtout avec l'équipe cascades. Et aussi avec les autres comédiens.

Avez-vous travaillé davantage avec l'équipe cascades ou avec l'équipe principale ?
Fifty-fifty. Avant le tournage, j'ai passé davantage de temps avec l'équipe cascade, pour m'entraîner, répéter les chorégraphies et les connaître par cœur : c'était vraiment complexe, car il y avait des centaines de figurants. Mais tout s'est bien passé grâce à ce temps de préparation dont nous avions disposé. Je me suis donc totalement senti en sécurité sur le plateau quand il a fallu vraiment filmer.

Même si vous n'aviez pas de répliques à prononcer, avez-vous contribué au développement de votre personnage ?
J'aime à croire que c'est le cas. Un comédien a de toute façon une approche différente du travail puisqu'il prête vie au personnage ; il arrive avec un état d'esprit qui va bien au-delà de l'action et des aspects techniques.

Travailler avec Daniel Craig…
…est on ne peut plus facile. Il ne la ramène pas. Il est sympathique, terre-à-terre, généreux. C'est un partenaire idéal.

Quel est votre meilleur souvenir sur ce tournage ?
Cette scène à moto. Ce n'est pas moi qui effectue le saut lui-même. Mais je fais tout ce qui mène à ce saut. Et il y a ce qui suit, avec l'atterrissage sur le train en marche. Ce jour-là, le timing devait être parfait… J'arrive jusqu'au pont, le cascadeur me remplace… Aucune bavure n'était permise, et je n'étais pas vraiment sûr d'y arriver. En plus, le risque que prenait le cascadeur était énorme. Je ne voulais pas être le gars qui allait provoquer un accident. Le fait que j'aie réussi à m'acquitter de ma tâche ce jour-là et que tout se soit bien passé constitue mon meilleur souvenir. D'ailleurs, Sam Mendes était aux anges. Au départ, il avait des doutes sur la faisabilité de la scène, même si l'équipe cascades avait tout fait pour dissiper ses doutes. Alors, le fait que tout se soit déroulé comme prévu, et le soulagement qui a suivi, oui, voilà vraiment mon meilleur souvenir.

«Daniel Craig ne la ramène pas. Il est sympathique, terre-à-terre, généreux. Le partenaire idéal.»

Avez-vous participé à la promotion du film ?
Je suis allé dans quelques pays, en Turquie par exemple, et bien sûr à Londres. L'entreprise Bond est une grande famille ; il y a de bonnes *vibes* entre les gens ; ils sont très chaleureux. D'habitude, je n'aime pas trop les tournées promotionnelles, mais en l'occurrence j'ai été très heureux de continuer à faire partie de ce groupe. J'ai gardé des contacts, en particulier avec certains membres de l'équipe cascades, qui sont devenus des amis.

Travailler sur un Bond, est-ce vivre une expérience particulière ?
Au moment où vous faites votre travail proprement dit, non. Tout est simplement plus gros. Il y a plus d'argent. Et vous avez certains petits privilèges, comme ce chauffeur à votre disposition 24 heures sur 24. Mais la base du travail reste la même. Et j'ajoute que tout le monde est extrêmement concentré. D'habitude, sur ces grosses machines, tout le monde s'en fiche. Mais sur un Bond, tout le monde est passionné (rires).

Comment êtes-vous arrivé sur le projet de ce court-métrage, *Divertimento* ?
Il faut poser la question à Keyvan [Sheikhalishahi, le réalisateur] ! Je crois que c'est un énorme fan de Bond et qu'il m'a repéré dans *Skyfall*. Et il a dû penser, allez savoir pourquoi, que je correspondais au rôle. Une fois qu'il s'intéresse à vous, il regarde absolument tout ce que vous faites. J'ai été très heureux quand il m'a appelé, car il a un talent fou.

Est-ce que *Skyfall* a constitué un tournant dans votre carrière ?
On me propose davantage de rôles d'action. Je n'en faisais pas tellement avant le Bond. J'ai eu depuis quelques rôles intéressants dans ce domaine. Dans *Valérian* de Luc Besson, par exemple : c'était un tout petit rôle, mais extrêmement amusant. Tout était vraiment très secret sur ce plateau à Saint-Denis. C'était motus et bouche cousue ! Pour faire les dix mètres qui séparaient la salle des costumes du plateau, il nous fallait porter des peignoirs – à l'intérieur même du studio ! Il est assez difficile de jouer avec des écrans verts tout autour de vous. *« On va faire comme si le vaisseau était à cent mètres, maintenant il est à cinquante mètres… Maintenant, plonge au sol ! »* Il faut faire semblant pour tout ! C'est intéressant, mais assez difficile.

Vous avez joué dans deux films de science-fiction en France. Ce genre vous plaît-il particulièrement ?
Il me semble qu'il plaît surtout aux Français ! Il y a beaucoup d'acteurs et de réalisateurs qui aiment la science-fiction dans votre pays. J'aime beaucoup ce genre moi aussi, mais en ce qui concerne mes rôles, c'est plutôt une coïncidence.

Quels sont les rôles que vous aimeriez qu'on vous propose ?
Je suis un peu idiot : quand je fais quelque chose, je veux ensuite faire totalement le contraire (rires). Cela faisait six mois que je tournais la seconde saison de la série policière *Below the Surface*, avec des otages sur un ferry à Copenhague. En sortant de ce tournage, je voulais vraiment un rôle dramatique, impliquant des rapports avec les autres personnages. *Divertimento* est une sorte de jeu « live » entre gens riches, qui tourne mal… Mais maintenant que je suis ici en train de jouer cela, j'ai des envies de séquences d'action ! Après, il y a des comédiens avec qui je rêverais de jouer, comme Christian Bale. J'adorerais faire quelque chose de plus dramatique avec Sam Mendes, avec un rôle un peu plus développé. Il est si brillant ! Mais avec des gens de ce calibre, réalisateur ou acteur, qu'importe le genre, au fond ? Laissez-moi rêver…

LA VALSE DES LEITER

Il y a eu à ce jour plus d'interprètes de Leiter que d'interprètes de Bond. Que sont devenus ces comédiens qui ont incarné ce personnage épisodique, mais essentiel, de l'univers 007 ?

Par Patrice Gaudin

Imaginé par Fleming dans sa villa jamaïcaine quasiment en même temps que Bond, mais condamné à demeurer dans l'ombre de celui-ci, Felix Leiter, texan blond et (contrairement à Bond) joyeux, travaille pour la CIA. Après *Casino Royale*, il revient dès le deuxième roman, *Vivre et laisser mourir*, où il est jeté aux requins par les hommes de Mr. Big et perd une jambe et un bras. Il quitte par la suite la CIA pour rejoindre l'agence de détectives Pinkerton. Très logiquement, Leiter apparaît essentiellement dans les romans se déroulant aux États-Unis comme *Vivre et laisser mourir* donc, *Les diamants sont éternels* ou *Goldfinger*. Il intervient également dans *Opération Tonnerre*, où l'enjeu est planétaire. Il est rappelé par la CIA pour l'occasion, l'action se situant non loin des États-Unis (aux Bahamas). On le croise aussi dans l'ultime roman de la série, *L'Homme au pistolet d'or*.

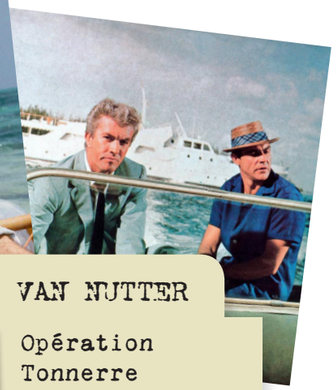
La première incarnation de Leiter est, en 1954, anglaise ! La chaîne américaine CBS propose alors la première adaptation du roman *Casino Royale*. Mais les rôles de Bond et de Leiter sont inversés ! Bond devient américain et Leiter anglais. Et si Bond reste James Bond (enfin presque, puisque Leiter l'appelle Jimmy), Leiter, lui, change de prénom et devient Clarence, plus anglais pour l'occasion. Preuve que ce personnage est intéressant et peut devenir populaire, il est intégré dès *Dr. No*, en 1962, alors qu'il n'apparaît pas dans le roman original de Fleming. Broccoli et Saltzman le font intervenir dans le scénario aux côtés de Quarrel. Le rôle échoit à Jack Lord.
Si, au début de la série, la volonté des producteurs est de faire revenir tant bien que mal les mêmes acteurs pour les mêmes rôles, Leiter sera mal loti dès le départ. Dans le deuxième film, *Bons baisers de Russie*, le personnage est absent. Il aurait sans doute été de trop, l'allié de Bond, Kerim Bey, étant déjà doté d'une forte personnalité. Leiter réapparaît dans *Goldfinger*, mais cette fois incarné par le canadien Cec Linder. On peut imaginer que Jack Lord n'a pas été rappelé parce que, jugé trop « séduisant », il risquait de faire de l'ombre à l'acteur principal.

Au départ, les films s'enchaînent vite. Les quatre premiers se succèdent en quatre ans seulement. Et Leiter est présent dans trois d'entre eux. Étonnamment, ce n'est pas Linder qui reprend le rôle dans *Opération Tonnerre* en 1965, mais Rick Van Nutter, Monsieur Anita Ekberg. Le personnage de Leiter ne revient pas avant le dernier film de Sean Connery, *Les diamants sont éternels*, en 1971. De fait, il brillait par son absence dans les romans adaptés entre-temps (notons également qu'il n'apparaît pas plus dans la parodie *Casino Royale* avec David Niven, sortie en 1967). Une fois encore, un nouvel acteur : Norman Burton. Leiter revient dans l'épisode suivant, *Vivre et laisser mourir*, mais de nouveau avec un autre acteur. Bond lui-même a bien changé de visage à plusieurs reprises, mais c'est parce que Sean Connery a abandonné le rôle par deux fois. Roger Moore incarne Bond pour la première fois et a droit à un Felix Leiter tout neuf, son vieil ami David Hedison, qu'il a déjà côtoyé dans la série *Le Saint*. Felix Leiter est ensuite oublié pendant six films, et il faut attendre le premier Bond de Timothy Dalton pour le revoir. Entre-temps le rôle est toutefois repris « en marge » par Bernie Casey dans *Jamais plus jamais*. Casey est le premier Leiter afro-américain.

Leiter ne fait donc son comeback dans la série officielle qu'avec *Tuer n'est pas jouer* en 1987. C'est la seconde fois – après *Dr. No* – qu'il apparaît dans une situation qui n'est pas issue des romans. Dans ce film, il est interprété par John Terry. Il revient dans l'épisode suivant, *Permis de tuer,* mais, chose étrange et inédite, sous les traits d'un acteur ayant déjà interprété le rôle – David Hedison. Explication possible : Leiter va passer dans ce film un très sale quart d'heure et il faut quelqu'un que le public identifie pleinement comme l'ami Felix. Les producteurs ont peut-être aussi souhaité reprendre un « ancien » par goût de la nostalgie. D'ailleurs, c'est bien le Leiter de David Hedison qui aurait dû être mutilé dans *Vivre et laisser mourir* si la trame du roman original avait été respectée. Ce n'est que seize ans plus tard que cet épisode est utilisé pour devenir le point de départ de ce film de vengeance.

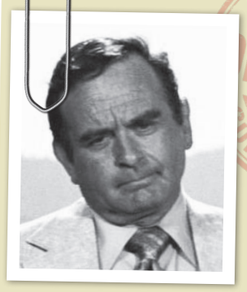
Les années Brosnan vont faire l'impasse sur Félix Leiter, lui préférant le personnage de Jack Wade.

Les années Brosnan vont faire l'impasse sur Felix Leiter, lui préférant un autre personnage de la CIA créé de toutes pièces, Jake Wade, et interprété par Joe Don Baker. Leiter fait son retour dans le reboot avec Daniel Craig en 2006. Jeffrey Wright est le second comédien afro-américain (le premier chez EON) chargé du rôle. Pour notre plus grand plaisir, il revient dans le film suivant, *Quantum of Solace*. Absent dans le troisième et le quatrième volet de l'ère Craig, il aura en revanche un rôle déterminant dans *Mourir peut attendre*, puisque c'est lui qui amène Bond à sortir de sa retraite. Il sera ainsi le premier comédien à avoir incarné Leiter dans trois films différents.



NORMAN BURTON

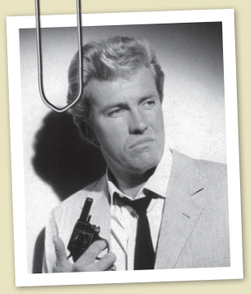
Les diamants sont éternels



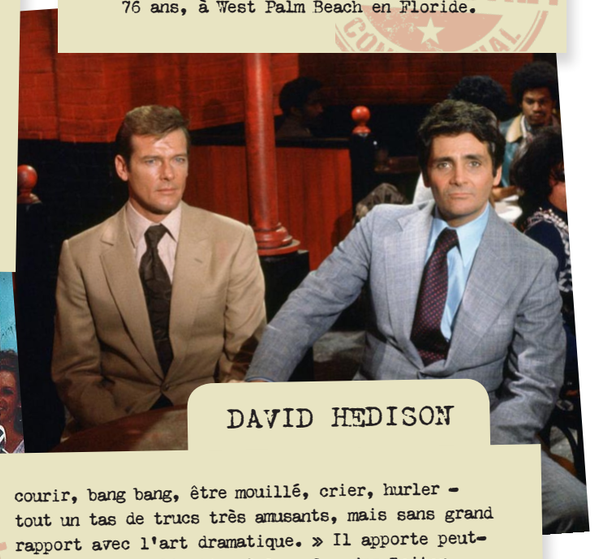
Norman Burton est né le 5 décembre 1923 à New York. Issu de l'Actors Studio, il joue dans la première adaptation cinématographique de La Planète des singes avec Charlton Heston en 1968. Un premier rôle où il est peu reconnaissable puisqu'il est le gorille leader des chasseurs lors de la grande battue au début de l'histoire. On se souviendra de lui pour ce film, pour Les diamants, pour une apparition en tant que soldat dans Les Évadés de la planète des singes (troisième film de la série) et pour son rôle de Will Giddings, ingénieur adjoint dans le film catastrophe La Tour infernale, mais sa filmographie se compose surtout de films peu marquants. À la télévision, il est connu pour le rôle de Joe Atkinson dans la deuxième saison de la série Wonder Woman avec Lynda Carter. Peu avant son quatre-vingtième anniversaire, il meurt dans un accident de voiture à Imperial, en Californie, le 29 novembre 2003.

RIK VAN NUTTER

Opération Tonnerre

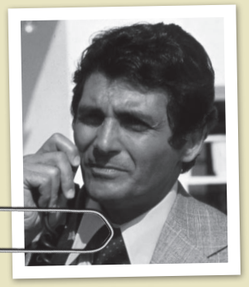


Cet acteur d'origine néerlandaise, né le 1er mai 1929 à Los Angeles, n'est connu que pour avoir été la 4ème incarnation de Leiter et pour avoir été un temps l'époux d'Anita Ekberg, sex-symbol des années soixante (elle fut l'héroïne de La dolce vita avec Marcello Mastroianni, et connut une carrière bien plus glorieuse que celle de son mari). Il est mort à l'âge de 76 ans, à West Palm Beach en Floride.



DAVID HEDISON

Vivre et laisser mourir
Permis de tuer



Né à Providence aux États-Unis le 20 mai 1927 de parents arméniens, Hedison disparaît le 13 juillet 2019 à Los Angeles en Californie à l'âge de 92 ans. Sa femme Bridget (décédée trois ans plus tôt) était l'une des productrices de Dynastie et sa fille Alexandra est mariée à l'actrice Jodie Foster.

David Hedison disait qu'il n'avait « rien à jouer » dans ce rôle de Felix Leiter : « Il s'agissait de courir, bang bang, être mouillé, crier, hurler – tout un tas de trucs très amusants, mais sans grand rapport avec l'art dramatique. » Il apporte peut-être là une explication à la valse des Leiter.

S'il est vrai que ce personnage récurrent est apprécié des fans, du point de vue d'un comédien, il n'offre pas grand-chose à se mettre sous la dent : boire un verre avec 007, lui donner quelques gadgets ou quelque autre matériel de la CIA que Q aurait oublié, couvrir les « frasques » de Bond devant les autorités locales ou tenir la chandelle entre Bond et sa nouvelle conquête... est-ce bien exaltant, d'autant plus que ses apparitions sont toujours très brèves et le plus souvent en dehors de l'action ? « J'ai reçu de merveilleuses lettres de fans, a déclaré Hedison, mais ce n'est pas cela qui m'a apporté du travail. »

BERNIE CASEY

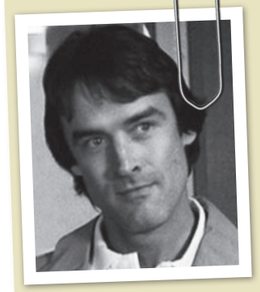
Jamais plus jamais

Bernard Terry Casey est né le 8 juin 1939. Pas vraiment prédestiné à être acteur, il fait d'abord une carrière plus qu'honorable dans le football américain en remportant plusieurs titres nationaux. Ses véritables passions sont la peinture et la poésie. Plusieurs de ses œuvres ont été exposées et il a écrit plusieurs recueils de poèmes. Il commence sa carrière au cinéma dans Les Colts des sept mercenaires (troisième film de la série) aux côtés de Joe Don Baker. Comme ses prédécesseurs, il ne fait pas une grande carrière cinématographique, mais apparaît tout de même dans trente-cinq films, dont Bertha Boxcar de Martin Scorsese en 1972, L'Antigang de et avec Burt Reynolds en 1981 et Piège en haute mer avec Steven Seagal et Tommy Lee Jones en 1992.

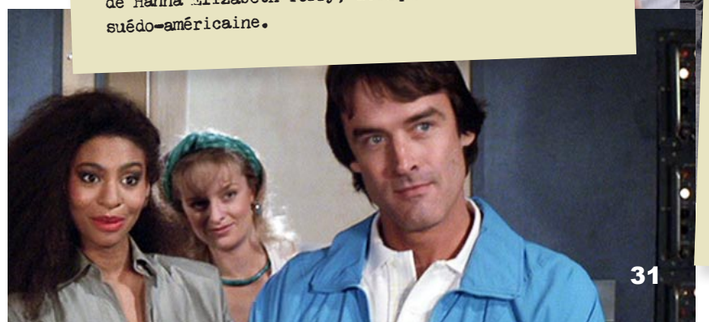
À la télévision, il joue un lieutenant de Starfleet qui rejoint le maquis dans un double épisode de Star Trek : Deep Space Nine (3e série). Il décède dans un hôpital de Los Angeles après une attaque cérébrale, à 78 ans, le 19 septembre 2017.

JOHN TERRY

Tuer n'est pas jouer



Né le 5 mai 1950 en Floride, John Terry commence une carrière dans la construction de maisons en bois en Caroline du Nord. Il joue quelques rôles sur la scène d'un théâtre local avant de déménager en Alaska. Ce n'est qu'à l'âge de 30 ans qu'il s'installe à New York et devient acteur à plein temps. Son premier rôle au cinéma est dans le film fantastique Voltan le Barbare, où il incarne le héros éponyme. En 1985, il joue le frère de Barbara Carrera dans Les Oies sauvages 2, réalisé par Peter Hunt. En 1987, année de Tuer n'est pas jouer, il est aussi choisi par Stanley Kubrick pour interpréter le Lt Lockhart dans Full Metal Jacket. Il continue à la télévision en 2002 avec la série 24 Heures chrono ; il interprète Bob Warner dans 12 épisodes. Viennent ensuite Las Vegas, avec le rôle de Larry McCoy (4 épisodes en 2003) et surtout Lost où il est le Dr. Shepard, père de deux personnages principaux (18 épisodes répartis tout au long de la série de 2004 à 2010). Âgé aujourd'hui de 69 ans, Terry est le père de Hanna Elizabeth Terry, attaquante de football suédo-américaine.



JEFFREY WRIGHT

Casino Royale
Quantum of Solace
Mourir peut attendre

Jeffrey Wright est un acteur américain né le 7 décembre 1965 à Washington, l'année de la sortie d'Opération Tonnerre, ce qui fait de lui le premier interprète de Leiter qui n'était pas encore né lors de sa création. Ayant perdu son père à l'âge d'1 an, il est élevé par sa mère et sa tante. Destiné à devenir juriste (études de sciences politiques), il tourne le dos à cette carrière en décrochant une bourse pour suivre des cours d'art dramatique à l'université de New York. Présumé innocent, avec Harrison Ford, sera son premier film : il y incarne un procureur. Il obtient son premier grand rôle en 1996, dans Basquiat réalisé par Julian Schnabel, avec David Bowie, Benicio Del Toro et Christopher Walken. Il tourne ensuite avec Woody Allen (Celebrity en 1998), Ang Lee (Chevauchée avec le diable), Michael Mann (Ali en 2001) et M. Night Shyamalan (La Jeune Fille de l'eau). Il obtient aussi un rôle récurrent (Beetee) dans les trois suites de Hunger Games en 2013, 2014 et 2015.
Âgé aujourd'hui de 53 ans, il œuvre pour l'instauration d'une justice sociale et économique en Afrique. Il cofonde en 2003, en Sierra Leone, la compagnie minière éthique Taia LLC qui redistribue une partie de ses bénéfices aux populations locales afin de lutter contre l'exploitation de la région par des sociétés étrangères.

COMPTE RENDU DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE 2019 DU CLUB

par Éric Saussine

Le samedi 30 novembre 2019 a eu lieu l'assemblée générale annuelle du Club James Bond France, en présence de 55 membres, et 11 membres étant représentés par pouvoir. Le président Luc Le Clech ouvre la séance sur les perspectives importantes de l'année à venir, avec la sortie du nouveau film *Mourir peut attendre*, dont l'avant-première doit être précédée d'un événement en préparation sous la houlette de Jessy Conjat. Il annonce également deux invités qui concluront cette assemblée, Stéphane Letellier du projet Bond Symphonique et Olivier Schneider, coordinateur cascades de *Mourir peut attendre*.

Il passe la parole à Vincent Côte pour le compte rendu moral de l'association. En 2019, le Club a publié trois numéros de *Le Bond* (le dernier étant remis directement aux membres présents à l'assemblée). Le magazine a proposé des informations sur *Mourir peut attendre*, des interviews (une par numéro) réalisées par Jessy Conjat et Éric Saussine, soit, cette année, George Lazenby, Shane Rimmer (publiée, hélas, à titre posthume) et Götz Otto, sans oublier la rencontre de Laurent Perriot avec Pierce Brosnan à Deauville. Vincent remercie les plumes qui ont alimenté Le Bond cette année et se montre confiant, vu les nombreuses propositions d'articles qui lui ont été soumises. L'*Archives 007* annuel a été consacré à Guy Hamilton ; l'abondant fonds photographique qu'il avait confié au Club a été superbement mis en valeur par notre maquettiste Jean-François Rivière.

Après un point chiffré sur les réseaux sociaux, il rappelle l'événement annuel en présence de Toshiro Suga (Chang de *Moonraker*), lequel a beaucoup apprécié sa rencontre avec les fans lors d'un 29 juin très chaud. Cette année 2019 a aussi été celle où le distributeur Universal a consulté directement le Club pour la traduction du titre du futur film. Parmi de multiples propositions, c'est celle de Vincent Côte qui a été retenue pour le titre français désormais officiel, *Mourir peut attendre*.
Les membres sont encouragés à s'inscrire sur la page YouTube, où des interviews pour le Club par le Club sont régulièrement mises en ligne. Les bilans moraux des activités 2018 et 2019 sont adoptés à l'unanimité par les membres présents et représentés.

Olivier Lebaz fait le bilan financier de l'année. Si le Club a bien redressé la barre avec un actif de 3600 euros (qui inclut une provision pour l'événement pré-avant-première de 2020), il avertit que l'année 2020 devrait finir avec un solde plus modeste, à cause de tous les frais entraînés par la sortie du film et par des événements annexes. Le bilan financier sur les activités 2019 est

adopté à l'unanimité par les membres présents et représentés.
« *On va vous gâter en 2020* », annonce Luc Le Clech qui, seul candidat, égrène son programme. Dès le 4 décembre 2019, Universal invite le Club à une projection exclusive du teaser de *Mourir peut attendre*. Avec l'aide de Martijn Mulder, de *On the Tracks of 007*, une Bond Week sera mise sur pied autour de la sortie du film, et tout particulièrement de son avant-première parisienne. Dans la foulée, à Monaco, Christian Moore souhaite organiser un hommage à son père Roger Moore, avec l'ambition de réunir de nombreux invités bondiens.

Luc Le Clech est en outre en train de négocier pour s'assurer des conditions de visionnage des membres lors de cette avant-première. Dans le cadre de l'hommage à Roger Moore, Jean-François Rivière travaille à la confection de nouveaux portfolios *Vivre et laisser mourir* et *L'Homme au pistolet d'or* avec une qualité d'impression encore accrue. Enfin, Jessy Conjat, chargé d'organiser l'événement pré-avant-première, présente son projet de rencontre avec l'équipe cascades du film. Luc Le Clech est réélu à l'unanimité par les membres présents et représentés. Il remercie son équipe actuelle, notamment Éric Saussine pour le travail de secrétariat et les traductions des divers courriers envoyés à EON ou à nos invités anglo-saxons, et Sylvie et Frédéric Boissel pour le gros travail d'envoi des *Le Bond* et de l'*Archives 007*. Il rappelle à quel point la remise en main propre de ces magazines lors d'événements constitue une source d'économies financières pour le Club. Il ajoute que les communications concernant la Bond Week se feront par email : il est donc impératif que les membres qui auraient déménagé ou changé d'opérateur communiquent leurs nouvelles adresses. Sur ce genre d'événement, étant donné la demande et le nombre de places limitées, il n'y aura pas de rattrapage possible à la dernière minute.

Luc Le Clech souhaite bonne chance au film, remercie les membres qui ont fait le déplacement pour cette assemblée et clôt celle-ci avant d'accueillir les deux invités de la journée, Stéphane Letellier et Olivier Schneider.

LE MOT DE M

Luc Le Clech,
Président du **Club James Bond France**

THE BITCH IS (MAYBE NOT) DEAD

Chers amis,

Donc, nous étions à peu près à un mois des hostilités, mais cela fait au bas mot cinq mois que nous étions sur le pont. Je dis bien « nous », car je parle de cette équipe dont je ne cesserai jamais de vanter les mérites. Je parle de ceux qui collectent vos inscriptions, qui gèrent vos demandes – de plus en plus nombreuses – en prenant en compte vos souhaits particuliers. De ceux qui mesurent, calculent, planifient, prévoient où et quand on mettra quoi. Et aussi de ceux qui vous concoctent des nouveautés pour demain et après-demain et, last but not least, de ceux qui créent et maquettent vos revues, badges, cartes de membre – bref toutes ces choses essentielles que vous ne remarquez même plus.

Merci donc à Sylvie & Frédéric Boissel, Éric Saussine, Jessy Conjat, Vincent Côte, Jean-François Rivière, Yvain Bon et Olivier Lebaz – merci à ces lieutenants qui, une fois de plus, n'ont ni compté leur temps ni économisé leur énergie pour mettre tout cela sur pied. Et merci aussi aux quatre mousquetaires de l'ombre, Evin, Lévy, Lombard et Perriot, qui sont plus que présents quand je les sollicite.

Tout ça pour quoi ? Pour un film qui a connu, dans sa conception et tout au long de son tournage, plus de rebondissements que ce que nous allons voir sur l'écran. Déjà reporté à cause d'un changement de metteur en scène. Revu et corrigé par cinq scénaristes. Des incidents à tout va, des fausses notes dans la musique… et pour conclure, ce nouveau report de sept mois. Pour conclure ? Nous « confinons », certes, mais c'est peut-être pour nous l'occasion rêvée de mettre un peu d'ordre dans nos collections et dans nos archives. Et, quoi qu'il en soit, nous allons mettre en ligne ce *Le Bond* 57. For your eyes only ? Non, pour les yeux de tous.

Tous, c'est le monde entier. Priorité à vous, bien sûr, à vous les adhérents, à travers un lien de téléchargement et, plus tard (en juin ?), avec la version papier traditionnelle qui vous parviendra accompagnée de votre carte de membre. Mais ce *Le Bond* en ligne est aussi à la disposition de tous les fans de 007 qui s'ignorent – avec un lien vers notre site que vous pouvez distribuer à qui vous voulez.

Tout n'est donc pas mort. Pas encore, en tout cas. Ce film nous réserve d'ultimes surprises, et c'est cette pensée qui va nous tenir et nous faire tenir jusqu'en novembre. Tout compte (à rebours) fait, cette petite pause de plusieurs mois est peut-être la bienvenue : nous irons voir *Mourir peut attendre* ; il nous suffit d'attendre que le film sorte le 11 novembre.

Viva James Bond !

M

"Ce film nous réserve d'ultimes surprises, et c'est cette pensée qui va nous faire tenir jusqu'en novembre"

LE BOND

LE MAGAZINE DU CLUB JAMES BOND FRANCE

REVIENDRA

LE BOND
LE MAGAZINE DU CLUB JAMES BOND FRANCE

Le Bond est le magazine édité par le Club James Bond France pour les membres du Club.

Club James Bond France
7, rue Chico Mendes
77420 CHAMPS-SUR-MARNE
www.jamesbond007.net

Association Loi 1901
Président : Luc Le Clech
ISSN : 1168-6499
Dépôt légal : mai 2003 / nouvelle série
Publication comprise dans l'adhésion

Directeur de la publication :
Luc Le Clech

Rédacteur en chef :
Vincent Côte

Maquette & mise en page
Jean-François Rivière

Corrections / relecture :
Vincent Côte & Frédéric Albert Lévy.
Bouclage *Le Bond* n°57 : avril 2020

Ont collaboré à ce numéro :
Yvain Bon, Jessy Conjat, Valéry der Sarkissian, Pierre Fabry, Patrice Gaudin, François Justamand, Luc Le Clech, Frédéric Albert Lévy, Laurent Perriot, Jean-François Rivière, Pierre Rodiac, Éric Saussine.

Crédits photographiques :
clichés des films de la saga et logos associés (dont gunbarrel & logo gun symbol) :
EON Productions, Danjaq, LLC/MGM/ United Artists Corporation et
Sony Pictures Releasing France, Universal France, tous droits réservés ©.

Merci à nos photographes attitrés ou pas :
Jessy Conjat, Zoé Raffier, Laurent Perriot and last but not least Joël Villy.

Le Bond est la propriété du Club James Bond France. Il ne peut être vendu ou reproduit, totalement ou partiellement sans autorisation. Tous les documents ou photographies sont utilisés sans but lucratif. Nous remercions les ayants droits précités de leur compréhension.

CHÂTEAU DE LA BUZINE

SITE CULTUREL, TOURISTIQUE ET CINÉMATOGRAPHIQUE À MARSEILLE

14 MARS
> 22 NOV
2020

EXPO

MEMOIRES D'UN AGENT SECRET

LES COLLECTIONS JAMES BOND

La légende du plus célèbre agent secret

CLUB JAMES BOND 007 FRANCE

04 91 45 27 60 - 56, tr. de la Buzine | 301 | Marseille - **WWW.LABUZINE.COM**

VILLE DE MARSEILLE

LA BUZINE
Maison des cinématographies de la Méditerranée

DÉPARTEMENT BOUCHES-DU-RHÔNE